

LES PETITS POÈMES

(Suite.)

DU SONNET



onnet a pour racine le mot son, et ce n'est pas sans cause, car les conditions principales de ce genre de poème portent sur les sons qu'il produit et qu'il ramène.

Boileau nous a dit quelles en étaient les lois, en attribuant au dieu de la poésie la bizarre fantaisie de vouloir

Qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
Et qu'ensuite six vers, artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.

Ce qui veut dire, en vile prose, que le sonnet a quatorze vers, se divisant en deux quatrains dans chacun desquels les rimes doivent être les mêmes, et en deux tercets aux rimes croisées. Apollon n'aurait pu proposer ce genre de difficultés qu'à des arrangeurs de mots, à des rimeurs, et ce n'est certes pas lui, s'il était vraiment poète, qui se serait avisé de dire que :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Je ne sais pas ce que c'est qu'un sonnet *sans défaut*, cela ne me semble pas très-facile à préciser ; mais alors même que je le saurais, je ne me sentirais disposé à accepter le principe absolu de Boileau que si le long poème était mauvais.

Il y a des sonnets charmants sans doute :

LA MARGUERITE.

Je suis la marguerite, et j'étais la plus belle
Des fleurs dont s'étoilait le gazon velouté ;
Heureuse, on me cherchait pour ma seule beauté,
Et mes jours se flattaient d'une aurore éternelle.

Hélas ! malgré mes vœux, une vertu nouvelle
A versé sur mon front la fatale clarté ;
Le sort m'a condamnée au don de vérité ;
Et je souffre et je meurs... La science est mortelle !

Je n'ai plus de silence et n'ai plus de repos ;
L'amour vient m'arracher l'avenir en deux mots,
Il déchire mon cœur pour y lire qu'on l'aime.

Je suis la seule fleur qu'on jette sans regret :
On dépouille mon front de son blanc diadème,
Et l'on me foule aux pieds dès qu'on a mon secret.

(M^{me} DE GIRARDIN.)

mais ils sont charmants par l'idée qu'ils expriment, par la grâce qu'ils respirent, beaucoup plus que par les rimes qu'ils ajustent. Si tous les bons sonnets valaient de longs poèmes, la plupart des petits poètes du seizième et du dix-septième siècle, Maynard, Claude de Malleville, Voiture, Colletet, Saint-Amant, Gomberville, Saint-Pavin, etc., etc., auraient eu chacun, au moins une fois, autant de mérite que Corneille, Racine et Voltaire.

Comme autre exemple de sonnet, je vous ferai lire cette véhémence invective adressée à Colbert par Jean Hesnault, resté fidèle, comme La Fontaine, comme madame de Sévigné et quelques autres, au surintendant disgracié.

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le faix des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme respecté sous un titre onéreux ;

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux !
Contemple de Fouquet les funestes reliques ;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux !

Il part plus d'un revers des mains de la fortune :
La chute, comme à lui, te peut être commune ;
Nul ne tombe innocent d'où te voilâ monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice,
Et quand il a besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

Si vous avez entendu parler de maître Adam, le menuisier poète de Nevers, qui devint célèbre dans le beau monde, après avoir rimé des joyeusetés dans sa jeunesse, vous ne lirez pas sans intérêt le sonnet que lui adressa un autre artisan poète de la même époque, le pâtissier Ragueneau :

Je croyais être seul de tous les artisans
Qui fût favorisé des dons de Calliope ;
Mais je me range, Adam, parmi tes partisans,
Et veux que mon Rouleau le cède à ta varlope.

Je commence à connaître, après plus de dix ans,
Que dessous moi Pégase est un cheval qui choppe ;
Je vais donc mettre en pâte et perdrix et faisans,
Et contre le fourgon me noircir en cyclope.

Puisque c'est ton métier de fréquenter la cour,
Donne-moi tes outils pour ébauffer mon four ;
Car tes muses ont mis les miennes en déroute.

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu :
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute ;
Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

L'alexandrin est le vers qui convient le mieux au sonnet ; cependant, il y a des sonnets dont les vers sont de dix, de huit syllabes, et il y en a ainsi de très-bons :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaité ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mou génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie.
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

(ALFRED DE MUSSET.)

Je ne laisserai pas échapper l'occasion que m'offre le sonnet sans vous faire part des rêves ambigus de Joséphin Soulayr :

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou chêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre un doux nid, gramme, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau.
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :

« Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève ;

» Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,

» Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :

» Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un
[rêve]

Le sonnet est surtout en honneur depuis Pétrarque ; on lui en attribue même l'invention. Peut-être en a-t-il fixé les dernières formes ; mais avant lui les troubadours avaient déjà composé des petits poèmes de ce genre. Le sonnet n'est guère moins ancien que notre poésie.

DE L'ODE

L'ode (du grec *odé*, chant) était ainsi appelée chez les anciens parce que c'était une pièce de vers qui se chantait en accompagnant la voix de la lyre.

« La plus juste idée, dit Marmontel, que l'on puisse avoir d'un poète lyrique ancien dans le genre élevé de l'ode, est celle d'un vertueux enthousiaste qui accourait, la lyre à la main, ou dans le moment d'une sédition, pour calmer les esprits ; ou dans le moment d'un désastre, d'une calamité publique, pour rendre l'espérance et le courage aux peuples ; ou dans le moment d'un succès glorieux, pour en consacrer la mémoire ; ou dans une solennité pour en rehausser la splendeur ; ou dans des jeux pour exciter l'émulation des combattants par les chants promis au vainqueur, et qu'ils préféraient tous au prix de la victoire. »

Le mot *ode* ne date, en France, que du seizième

siècle ; il a été introduit dans notre langue par Ronsard que l'on peut considérer aussi comme le créateur de l'ode française. Malherbe, Racan, J.-B. Rousseau l'ont suivi et souvent surpassé dans ce genre ; personne ne l'avait précédé.

L'ode, chez les modernes, ne se chante pas ; mais elle appartient essentiellement au genre lyrique : elle exprime les sentiments intimes de l'âme, et, comme forme, se divise en strophes, semblables entre elles par le nombre et la mesure des vers.

Si je devais un jour, pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses ;
Si mon cœur par mes sens devait être amolli,
O temps ! je te dirais : hâte ma dernière heure ;
Hâte-toi, que je meure ;
J'aime mieux n'être plus que de vivre avili.

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent de mes écrits passer dans quelques âmes,
Si je puis d'un ami soulager les douleurs ;
S'il est des malheureux dont l'obscur innocence
Languisse sans défense,
Et dont ma faible main puisse essuyer les pleurs ;

O temps ! suspends ton vol, respecte ma jeunesse ;
Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs de respect et d'amour ;
Et vous, gloire, vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes

Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour !

(THOMAS.)

Tout ce qui agite l'âme et l'élève au-dessus d'elle-même, tout ce qui l'émeut, tout ce qui la plonge dans une douce langueur, dans une tendre mélancolie ; les songes intéressants dont l'imagination s'occupe ; les tableaux variés qu'elle lui retrace, en un mot, tous les sentiments qu'elle aime à recevoir et qu'elle se plaît à répandre sont du domaine de l'ode.

Les maîtres dans l'art sont Pindare et Horace. L'un était grec, l'autre latin ; ils vous sont restés inconnus. Mais notre littérature est riche dans ce genre de poésie ; il suffit, pour en faire foi, de citer, en le plaçant au-dessus de tous, notre grand poète, Victor Hugo. Ne vous inquiétez pas de savoir si ses odes sont bien des odes dans le sens absolu attaché à ce mot ; les discussions à cet égard sont puériles. Lisez-les avec votre âme, — le poète les a écrites avec la sienne, et ne consultez, pour être bons juges, que vos propres impressions.

Je ne m'étais proposé de vous parler que des petits poèmes, et j'ai certainement excédé les limites de mon programme en touchant à l'ode, qui est le chant, la poésie même, et qui appartient au genre le plus élevé. Pour reprendre mon sujet par le côté où il est petit, je vous dirai un mot de l'*odéon*.

L'*odéon*, de *odéon*, était le lieu destiné chez les Grecs à la répétition de la musique qui devait être chantée sur le théâtre. La salle de spectacle construite au commencement de ce siècle, dans le faubourg Saint-Germain, avait été ainsi nommée parce qu'on avait voulu la consacrer à la représentation d'opéras et de pièces mêlées de chant. Depuis qu'elle est devenue le second Théâtre-Français, son nom rime assez mal avec sa destination.

Je retomberais dans mes fautes, si je vous parlais de l'*Élégie* du grec *elegos*, chant lugubre, lamen-

tation); de la champêtre *Églogue*, de sa sœur l'*Idylle* (du grec *eidōs*, image, tableau), la bergère en habits de fête; — et je passe, quoiqu'à regret, pour ajouter à la liste de nos petits poèmes l'*Iambe*, l'*Acrostiche*, les *Bouts-rimés*, et l'*Épithalame*.

DE L'IAMBE

Si je vous disais simplement qu'on appelle de ce nom, dans la versification grecque et dans la versification latine, un vers de six pieds composé de syllabes successivement brèves et longues, cela vous intéresserait médiocrement, et ne vous expliquerait pas pourquoi André Chénier et Auguste Barbier ont appelé *iambes* leurs grands cris de colère. — J'ajouterai donc, pour vous édifier, que la marche précipitée de cette mesure rendait l'*iambe* très-propre à la satire :

L'*iambe* est un poignard aux mains de la satire.
(DESAINTEANGE.)

Et qu'on a été amené ainsi à désigner sous ce nom les petits poèmes satiriques, les coups de fouet vengeurs :

S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
N'éteindrait dans mes mains,
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut entor servir les humains.
(ANDRÉ CHÉNIER.)

DES BOUTS-RIMÉS

On donne les rimes et il faut les remplir, c'est-à-dire trouver la pensée qu'on exprimera et les mots à joindre aux rimes données pour compléter les vers. Quelquefois même, pour ajouter à la difficulté, on impose aussi le sujet à traiter. Au célèbre improvisateur Eugène de Pradel, qui parlait en vers, sur toutes les matières, plus facilement que beaucoup d'autres en prose, on proposa les rimes *limites*, *censeur*, *hypocrites* et *successeur*; voici le quatrain qu'il improvisa :

Molière, de son art dépassant les limites,
Et des mœurs de son siècle intrépide censeur,
Démâqua les méchants, flétrit les hypocrites;
Mais il n'a pas, comme eux, laissé de successeur.

C'est à Dulot, un petit poète du dix-septième siècle, qu'il faut attribuer l'invention des bouts-rimés. Il était si bien un versificateur et si peu un poète, qu'il se donnait les rimes avant d'avoir l'idée. Son procédé fut révélé par les plaintes qu'il fit au sujet de trois cents sonnets qu'il lui avaient été dérobés, et qu'il regrettaient fort, bien qu'il n'en eût encore trouvé que les rimes.

Madame Deshoulières a fait un sonnet sur l'or, d'après le système de Dulot.

Ce métal précieux, cette fatale pluie
Qui vainquit Danaë, peut vaincre l'univers,
Par lui les grands secrets sont souvent découverts,
Et l'on ne répare pas de larmes qu'il n'essuie.

Il semble que, sans lui, tout le bonheur nous fuie,
Les plus grandes cités deviennent des déserts;
Les lieux les plus charmants sont pour nous des enfers;
Enfin, tout nous déplaît, nous choque et nous ennuie.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un lézard.
Pour les plus grands défauts c'est un excellent fard :
Il peut en un moment illustrer la canaille.

Il donne de l'esprit au plus lourd animal;
Il peut forcer un mur, gagner une bataille;
Mais il ne fait jamais tant de bien que de mal.

DE L'ACROSTICHE

Acrostiche est formé de deux mots grecs, *akros*, placé à l'extrémité, pointu, et *stichos*, rangée, ligne, vers. « Quand, réfléchissant sur l'enchaînement des significations, on descend de l'idée de vers à celle de ligne dans une page, de l'idée de ligne à celle de rangée, de l'idée de rangée à celle de l'acte par lequel on fixe et détermine les points qui constituent cette rangée, on assiste à un travail curieux de l'esprit humain, qui se reproduit dans toutes les acceptions détournées et abstraites. » (Litttré).

L'*acrostiche* est une petite pièce de vers disposés de manière que les premières lettres de chacun, réunies dans le même ordre que les vers mêmes, forment le nom, la devise ou la pensée que l'on a prise pour sujet.

Invité à faire un *acrostiche* sur le nom du roi (Louis XIV), un poète qui avait plus de talent que de fortune, fit les vers suivants :

Louis est un héros sans peur et sans reproche ;
On désire le voir; aussitôt qu'on l'approche,
Un sentiment d'amour enflamme tous les cœurs ;
Il ne trouve chez nous que des admirateurs :
Son image est partout, excepté dans ma poche.

Tout l'esprit des *acrostiches*, si esprit il y a, est au commencement des vers, comme dans les *bouts-rimés* il est à la fin.

DE L'ÉPITHALAME

L'*Épithalame* (de *epi*, sur, et *thalamos*, lit nuptial) est un poème ou un chant composé à l'occasion d'un mariage et à la louange des nouveaux époux. Il est d'origine grecque quant à la forme, mais de la plus haute antiquité quant à sa première source. L'*épithalame* doit être à peu près aussi vieux que le monde : du jour où l'on s'est marié, on a dû chanter les joies et les bienfaits du mariage.

L'acclamation *O hymen ! O hyménée !* qui d'abord, chez les Grecs, fut tout l'*épithalame*, n'en fut plus tard que le refrain. On dit que Stésichore assujettit l'*épithalame* aux rythmes de la musique, et qu'il y ajouta des chœurs. — Les Romains imitèrent d'abord les Grecs, remplaçant l'acclamation du refrain par celle de *Thalassius !* le dieu du mariage dans le vieux Latium; puis l'*épithalame* devint un chant joyeux et perdit peu à peu son caractère primitif.

Chez les Hollandais, les *épithalames* se sont faits en images représentant les vertus des mariés; on en distribuait des exemplaires aux parents, et un exemplaire unique, doré sur tranches, était destiné aux époux, et déposé par eux dans les archives de la famille.

L'épithalame est mort, bien mort depuis longtemps, et ce n'est pas dommage. Dieu vous garde, mes chères demoiselles, de la chanson au dessert. Si quelque vieil ami de votre famille est membre du Caveau, faites en sorte que, le beau jour de votre noce, il ne soit pas du festin. Peut-être ne résisterait-il pas à la tentation de vous mettre en couplets, vous et votre cher mari, et c'est un genre de supplice auquel je voudrais pouvoir vous soustraire.

Promettez-vous, ce jour-là, de conserver tous vos bons sentiments, toute la simplicité de votre cœur,

et votre épithalame sera prononcé. Que cette résolution soit bien en vous, ferme et sérieuse, et je me porte caution de votre bonheur à venir. Aimée, doucement protégée par le compagnon que vous aurez choisi, vous grandirez avec lui en force et en raison; — et vous resterez toujours « dans cette sphère du juste et de l'honnête où rien ne vient obscurcir ce flambeau de l'âme qui s'appelle la conscience, ou flétrir cette fleur de la vie qui se nomme la pudeur. »

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE.

LA FRANCE HÉROÏQUE

Par M. BATHILD BOUNIOL (1).



Le sous-titre de l'ouvrage en explique le but : *Vie et Récits dramatiques d'après les Chroniques et les Récits originaux*, et ce plan, réalisé avec le plus réel succès, donne à ce livre une valeur exceptionnelle, un intérêt vif et soutenu que l'histoire n'a pas toujours.

Les héros français, tels qu'on apprend à les connaître au cours des études, dans les collèges et les pensionnats, ne ressemblent-ils pas à ces froides panoplies qui ornent les vestibules des vieux châteaux ? Ils sont imposants, sévères, bien armés, mais le sang ne circule pas sous ces membres de fer, l'œil n'étincelle jamais sous la visière du casque, et le bras qui tient la lance ne frappe ni ne remue. Mais si, dans les chroniques, dans les biographies contemporaines, on puise des détails, si on sait comment ce guerrier agissait et parlait, quel était son caractère, quel était son genre d'esprit, quel était même son costume, voilà l'immobile figure qui s'anime, et ses faits et gestes se gravent soudain dans notre mémoire. Ce n'est plus une abstraction, c'est un homme, c'est un ami.

M. Bouniol a fait ce travail pour les héros de l'histoire française, et il l'a fait avec un patriotique amour. Les voilà tous, ceux qui ont formé ou défendu le sol français, Vercingétorix, redoutable à César même; Clovis et ses compagnons farouches; Charles Martel, Charlemagne, Roland, les héros des

chansons nationales; Gozlin, l'évêque qui défendit Paris contre les Normands, Louis-le-Gros, Philippe-Auguste et saint Louis; Bertrand Duguesclin et Juvénal des Ursins, un grand soldat et un grand citoyen; Boucicaut et Xantrailles, Jeanne d'Arc, l'ange guerrier, Bayard, si doux et si vaillant, la Palice, Guise qui reprit aux Anglais leur dernière possession en France, et compléta l'œuvre de Jeanne; Tavannes et Crillon, Henri IV, le brillant Lesdiguères, Louis XIV, Turenne et Condé, Vauban, Catinat et Villars; Montcalm, qui signala dans le nouveau monde la valeur française; Chevert, Marceau, Hoche, Desaix, les braves Vendéens; Napoléon I^{er}, Lannes, Dauménil, Drouot, le sage de la grande armée, et Bugeaud, dont le nom est resté attaché à une brillante victoire. La France est riche en gloire, car cette liste, déjà longue, est encore incomplète, mais l'auteur a choisi, à chaque époque, les figures qui offraient le plus de relief, de grandeur et d'originalité. Sa plume intelligente et pittoresque nous trace de toute notre histoire une revue vivante et colorée; les plus grands hommes et les faits les plus remarquables y trouvent place; le fond est sérieux et la forme toujours attrayante, deux conditions pour faire un très-bon livre. On a dit de ces quatre volumes : *ils font aimer l'histoire*, et c'est à ce titre que nous les recommandons fortement aux jeunes filles qui nous lisent, et à qui nous voudrions donner le goût des lectures fortes, qui trempent noblement les âmes et les esprits. L'histoire est la poésie par excellence, poésie des idées et des faits; elle est souvent aussi le roman; quelle est l'œuvre d'imagination qui ne soit pas dépassée par la réalité ? où trouverez-vous des romans plus attrayants que l'histoire de Jeanne d'Arc, de Robert Bruce, de Fernand Cortez, et de tant d'autres ? Si nous pouvions inspirer aux jeunes filles le goût de l'histoire et de la grande littérature, si elles abandonnaient parfois, à notre instigation, les petits journaux, les petites valse, les petits ouvrages qui

(1) Chez A. Bray, 20, rue Cassette. Quatre beaux volumes, 10 fr.

Nos abonnés sont priés de s'adresser directement aux libraires-éditeurs pour les demandes des livres dont nous leur rendons compte.

ne sont utiles à personne, pour un volume sérieux, nous estimerions avoir remporté une grande victoire sur la frivolité qui gagne de toutes parts. L'ouvrage de M. Bouniol est des plus propres à donner le goût des bonnes lectures ; il apporte avec lui un vif intérêt, sans dissiper sur des fictions le temps ni l'imagination des lecteurs.

VOYAGE A JÉRUSALEM

PAR LE R. P. DE DAMAS (1).

Ce livre couronne le pèlerinage du P. de Damas en Orient ; nous avons rendu compte des deux premiers volumes ; ceux-ci, consacrés à l'antique Sion, à la ville si chère aux chrétiens, et qui attire invinciblement les yeux et les cœurs, n'offrent pas moins d'intérêt à la pieuse curiosité des lecteurs. Rien n'est plus triste, on le sait, que Jérusalem ; rien n'est plus sérieux qu'une visite à ses sanctuaires, mais aussi rien n'est plus touchant et ne se grave plus avant dans les profondeurs de l'âme.

« A la vue de ces maisons de pierre, renfermées dans un paysage de pierre, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert. Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées qui montent et qui descendent sur un sol inégal, et où vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe ; des bazars voutés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville

désolée... personne dans les rues, personne aux portes de la ville ; pour tout bruit dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert... telle est Jérusalem ! »

Mais dans cette enceinte affreuse et désolée sont renfermées les pierres qui ont vu l'Homme-Dieu ! Ici est la maison de sainte Anne, où naquit l'auguste Marie, dont la venue au jour, ainsi que le chante l'Eglise, remplit de joie le ciel et la terre ; ici est l'emplacement du Temple, où Jésus fut offert à son Père, où Marie et Joseph le retrouvèrent, où il enseigna durant les derniers jours de sa vie mortelle ; voici les lieux témoins de son supplice volontaire, — Gethsémani — les tribunaux — le sanctuaire de la Flagellation et de l'*Ecce Homo*, la Voie douloureuse, — le Calvaire enfin et la tombe sacrée dont il sortit glorieux. La plupart de ces lieux vénérables appartiennent aux infidèles, et sont souillés de la manière la plus déplorable ; pourtant il n'est pas rare de voir des pèlerins s'agenouiller au milieu des immondices, et prier longtemps sur cette terre sainte et désolée : ces pieux élans que les Hébreux captifs avaient jadis pour les pierres du Temple, les chrétiens les ont aujourd'hui pour le sol où se sont posés les pieds du Messie.

Le P. de Damas raconte ses visites aux lieux saints avec la ferveur d'un prêtre et l'enthousiasme d'un croisé ; il a des larmes, mais il a aussi de l'indignation pour les profanations dont ces vestiges sacrés sont l'objet ; il est difficile qu'un chrétien ne s'associe pas à cette colère mêlée de douleur. Ses descriptions sont pleines de clarté, et supérieures, en cela, à celles des voyageurs qui l'ont précédé, et qui ne donnent pas une idée très-exacte de ces ruines, de ces églises où toutes les âmes fidèles font, à travers l'espace, quelques stations. Des citations, heureusement amenées, et tirées des Saints Pères, des historiens des croisades et des écrivains ascétiques qui ont médité la Passion de Jésus-Christ, ajoutent à la valeur de cet excellent ouvrage, que nous recommandons à toutes nos lectrices.

M. B.

(1) Deux beaux volumes in-12, 3 fr., chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte, Paris.

LA FEMME D'UN OFFICIER

(SUITE.)

XII

C'eût été un joli tableau de genre. Le soleil caressant d'octobre, tamisé par un rideau de perse rouge, entraînait comme un ami, dans la chambre des deux sœurs ; ses rayons d'or, glacés de pourpre, tombaient sur la petite Claire et mettaient en lu-

mière son joli visage, sérieux et tranquille, son col blanc et son corps délicat, qu'enveloppait un long peignoir. Agnès, assise sur une chaise basse, coiffait et habillait sa petite sœur, en y mettant un soin maternel ; elle tressa avec du velours noir ses cheveux bruns et brillants, lui mit une guimpe brodée et une robe de jaconas bleu et blanc qui annonçaient des pro-

jets de fête. La chambre, si correcte d'ordinaire, semblait elle-même un peu en révolution : sur le lit d'Agnès se voyait déposée sa toilette : une robe de barège gris, un mantelet de la même étoffe, et un chapeau de paille, orné de quelques fleurs des champs. Rien de plus ; mais, de l'autre côté de la chambre qui était le royaume d'Hélène, quelles préoccupations révélées dans l'amoncellement des bagatelles sur le lit et sur les chaises ! Que ce désordre trahissait de projets et de pensées ! Que d'hésitations racontaient ces robes, ces cols, ces guimpes, ces nœuds dispersés par la main qui, tour à tour, les avait choisis et rejetés ! La chambre, d'ailleurs, comme toutes les chambres, aurait appris à un observateur beaucoup de choses sur celles qui l'habitaient ; les deux lits, étroits et blancs, étaient tout semblables ; la cheminée, d'ordinaire mise en commun, ne disait rien ; elle portait simplement un réveil et deux flambeaux, et les photographies de Thérèse et de Juvénal étaient suspendues à côté de la glace. Mais le grand chiffonnier mis au service des deux sœurs était presque entièrement usurpé par Hélène ; elle traitait ses fichus avec tant de respect, il leur fallait tant d'espace qu'à peine Agnès pouvait-elle loger son linge et ses robes ; mais les deux étagères (chacune des sœurs avait la sienne) auraient suffi à faire deviner les goûts et les habitudes d'esprit de leurs propriétaires. Hélène avait recouvert celle qui lui était dévolue, d'un tissu de perles, revêtement ingénieux et prétentieux, et, sur le meuble ainsi orné, elle avait groupé tout ce qui peut singier le luxe original et artistique de notre époque, boîtes, porcelaines, découpures, petits plâtres imitant le bronze, compositions imitant le jade de la Chine ou la rouge poterie des Etrusques ; ses économies avaient passé en affreux magots et en sottes bergères ; au fond des armoires, chez sa tante Eulalie et chez sa mère, elle avait fait des récoltes d'objets anciens, un peu fêlés, un peu écornés, mais qui contentaient encore ses yeux et jouaient la fantaisie et la richesse. L'étagère d'Agnès, toute simple, portait des livres, livres de piété, de morale, de poésie, où la *Jeune Sibérienne*, de Xavier de Maistre, coudoyait le *Journal de Marguerite*, où l'*Imitation* se trouvait auprès des *Poésies enfantines*, de madame Valmore. Une écri-toire, un panier à ouvrage, un verre de Bohême, donné par Félix, occupaient la place laissée par les livres ; au centre, à une place d'honneur, on voyait une jolie statuette de sainte Agnès, et aux angles du petit meuble étaient suspendues, d'un côté, des couronnes fanées, remportées autrefois par Félix et par Octave, souvenirs d'affection fraternelle ; de l'autre, un de ces grands chapelets d'ermite, sculptés par les pères des Pyrénées. C'était tout, et ce tout en disait assez.

Pendant qu'Agnès, qui avait achevé la toilette de sa sœur, commençait la sienne, Hélène cherchait parmi sa garde-robe, éparpillait des bouts de dentelle et des nœuds, et les tournait de mille façons autour d'un chapeau rond de paille jaune, qui, quels que fussent ses efforts, s'obstinait à garder une physionomie masculine.

« Tu as beau faire, lui dit enfin Agnès en riant, tu ne parviendras pas à faire de ce chapeau d'Octave une coiffure de demoiselle. Renonce-s-y, crois-moi. »

Hélène le jeta avec dépit.

« Tu as raison, dit-elle, mais n'est-ce pas cruel

de s'en aller à la campagne en chapeau fermé ? Maman n'aurait-elle pas pu, pour une fois, faire la dépense de deux chapeaux ronds ?

— C'est été si parfaitement inutile ! Nous voici en octobre...

— Ils auraient servi l'an prochain.

— Qui sait ? Mais le temps se passe ; Hélène, je t'en prie, habille-toi.

— Aller si mal mise, à une si jolie fête !

— Tu t'exagères deux choses, trois choses : la première, c'est l'état de ta toilette, qui sera très-convenable ; la seconde, l'attention qu'on nous accordera ; la troisième, l'importance de la fête, ce n'en est pas une. Tu sais bien que madame Dumoutier a prié papa et maman de passer la journée à la campagne, chez elle, à Sceaux, et qu'elle n'aura, avec nous, que quelques personnes de sa famille ?

— Mais nous ne les connaissons pas.

— Raison de plus pour ne pas nous en inquiéter. Maman a accepté, parce que madame Dumoutier est son ancienne amie, et qu'elle l'aurait désobligée en refusant. Il ne faut pas nous préoccuper, mais il faut nous dépêcher. »

Ce fut difficile ; Agnès était vêtue de pied en cap qu'Hélène délibérait encore entre le jaconas rose et le barège gris ; la grosse voix du colonel se fit entendre, Hélène se pressa un peu, pourtant l'heure s'écoulait ; enfin, madame Châtillon entra dans la chambre, et dit à sa fille d'un ton triste :

« Eh quoi ! Hélène, cette toilette n'est pas faite ? Ma pauvre enfant, à quoi penses-tu ? »

Sous les yeux de sa mère, la jeune fille se hâta, aidée par Agnès, et bientôt toute la famille partit pour Sceaux, où madame Dumoutier possédait une jolie maison et un de ces jardins parisiens, riantes corbeilles de fleurs, qu'on dirait destinées à servir de surtout à quelque table de Gargantua. Des jeunes filles, des jeunes gens, parents de monsieur et de madame Dumoutier se trouvaient réunis auprès d'eux. Alice faisait les honneurs de sa maison avec beaucoup de grâce et de douceur ; elle aimait la jeunesse, elle se plaisait à en être entourée, et cependant ses yeux s'obscurcissaient lorsqu'elle voyait quelque beau garçon de quinze ans, plein de vie et de séve, ou une petite fille d'une dizaine d'années, frêle et pourtant riante. C'était à cet âge que les siens avaient été rappelés ; mais la douleur profonde qui avait à jamais détruit sa santé ne lui avait pas enlevé son caractère aimable et sociable : elle ne riait plus, mais elle souriait encore aux autres. La présence de Thérèse parut lui causer un vif plaisir ; elle présenta les jeunes filles aux jeunes filles, les jeunes gens se mirent en rapport ; Juvénal trouva chez M. Dumoutier et chez quelques autres hommes âgés et distingués une conversation à son gré, et la journée jusqu'au dîner passa vite ; après le dîner, on fit de la musique, et l'on se sépara si tard que Claire, visitée par l'homme au *saïte*, ne se réveilla que le lendemain matin, dans son petit lit, ne se souvenant ni du beau jardin, ni des petites amies, ni de la voiture qui l'avait ramenée au logis, que comme d'un rêve agréable.

Cette journée, qui avait passé comme un songe chez les uns, laissa chez Hélène une trace plus profonde.

Depuis longtemps, sans qu'elle se l'avouât, sans qu'elle le sût peut-être, Hélène avait détaché sa vie de celle de ses parents : cette existence paisible,

cette médiocrité, chère aux vrais sages et aux vrais chrétiens, qui avaient fait le bonheur de Thérèse, pesaient sur elle comme ces chapes de plomb dont parle le Dante. Quand son père parlait en sa présence de l'avenir modeste auquel il aspirait, de ces jours de retraite, passés à l'ombre de quelque petite ville bourguignonne; quand sa mère et Agnès s'associaient à ces projets, et ajoutaient à l'esquisse quelques coups de pinceau; quand Félix parlait avec joie du jour où il porterait l'épaulette, elle ne s'associait ni à ces projets ni à ces espérances; ce qui promettait aux autres des délices lui paraissait gênant et odieux, et quoique ses actes fussent liés à ceux de sa famille, sa pensée s'égarait loin d'elle de plus en plus; le corps était là, assis à la table commune, travaillant entre la mère et la sœur, les suivant à l'église ou à la promenade, mais que l'âme était loin, et dans quels pays chimériques elle ouvrait ses ailes! La fortune, la vie grande et facile, le luxe qui éblouit, les plaisirs qui trompent les heures apparaissent à ses yeux pendant que, la tête penchée, elle cousait ou brodait; les beaux appartements, remplis de dorures et de fleurs, les fêtes étincelantes, les élégances que nulle élégance ne surpasse, les lointains voyages, glissaient entre son regard et la page de son livre, ils lui apparaissaient même à l'église, images tentatrices d'un faux bonheur; elle suivait ces songes de tout l'élan de son âme, de toute la force de sa pensée, mais comment les réaliser? comment changer le rêve fugitif en solide réalité? Que peut une femme pour changer son sort? Presque rien; mais elle peut plaire, et les rêves des jeunes cœurs ne sont si dangereux que parce qu'ils s'enlacent aussitôt autour d'un nom, et que leur forme nuageuse et fugitive s'incarne bientôt en quelque lourde personnalité. Si les jeunes filles ne faisaient que songer, ce serait peu de chose, mais bientôt elles croient qu'elles aiment, et alors le péril commence. Hélène avait d'abord désiré la richesse, puis, discerné l'homme qui aurait pu la lui donner, puis, elle s'était figuré qu'elle aimait cet homme. Les vapeurs de la pensée avaient envahi le cœur et l'avaient rempli d'une malsaine chaleur, comme ces brouillards du matin qui annoncent de l'orage pour la journée. Et c'était du jour passé à Sceaux, chez madame Dumoutier, que datait cette première pensée, changée bientôt en idée fixe. M. Dumoutier avait un neveu de son nom, à qui il venait de céder ses affaires de commerce, qui prospéraient sous la direction de ce nouveau maître, également habile et hardi; M. Paul Dumoutier, s'était trouvé le voisin de table d'Hélène, il s'était occupé d'elle, plus que ne l'avaient fait jusqu'alors les vieux amis de son père ou les jeunes camarades de ses frères; plusieurs fois il avait accompagné sa tante dans ses visites à madame Châtillon, et cela avait suffi à cette jeune imagination, si avide de bonheur et si profondément ignorante des choses de la vie, pour bâtir en l'air mille châteaux chimériques; elle se préoccupait sans cesse de cet homme qu'elle connaissait à peine, elle rougissait à sa vue, elle se troublait lorsque, par hasard, il lui adressait la parole, et si on avait pu entrevoir le travail intérieur de son cerveau comme on voit le labeur des abeilles dans des ruches de verre, on aurait assisté à des dialogues imaginaires: Paul Dumoutier parlant, priant, suppliant, et Hélène lui donnant la réplique avec un esprit et un à-propos

qu'elle ne rencontrait pas toujours dans les conversations réelles. Et ainsi sa pauvre tête s'enflammait; ainsi son bonheur véritable se minait peu à peu, ainsi s'altéraient en elle ces délicates vertus de l'âme, fleurs précieuses dont un souffle ternit le velouté. La femme qui veut rester pure ne doit pas, jeune fille, laisser errer son cœur hors du cercle de sa famille; jeune femme, laisser errer ses pensées au delà du seuil de la maison conjugale; là elle est en sûreté, là elle méritera cette belle louange inscrite jadis sur le tombeau d'une femme païenne: *J'ai passé de l'hy-ménée à la tombe: j'ai vécu pure entre les deux flambaux.*

Hélène ne se confiait ni à sa mère ni à sa sœur; elle gardait ce silence si cruel pour les mères, qui devinent que leur enfant désire, rêve, souffre peut-être, et qui sont traitées en étrangères! Pauvres enfants et pauvres mères!

Agnès subissait avec une patience étonnée les fréquents changements d'humeur d'Hélène, autrefois si gaie et d'un caractère si égal. Elle la voyait pleurer quelquefois, le soir, assise à la fenêtre, où, à travers le labyrinthe des toits et des cheminées, on découvrait quelques étoiles; elle s'inquiétait alors, et le: *Je n'ai rien*, de sa sœur, ne la rassurait pas. Une seule chose la tranquillisait, c'est qu'Hélène avait conservé, au milieu de ses vanités et de ses folies, l'habitude de prier; la cendre gardait encore un peu de feu, il restait encore un grain de blé sur cette paille légère qui ondoyait à tout vent.

La bonne tante, qui se faisait vieille et qui négligeait un peu son écritoire, écrivit cependant pour se plaindre, doucement, avec une bonté souriante, du silence d'Hélène, qui avait coutume de lui écrire souvent et de la tenir au courant des petits événements de la maison; Hélène répondit par quelques lignes embarrassées; et sa mère y ajouta une autre lettre qui n'expliquait rien, sinon qu'elle aussi était inquiète.

Thérèse à sa tante Eulalie.

Paris, avril 18...

Hélène vous écrit, ma bonne tante, et elle s'excuse de ce silence trop prolongé qu'elle a gardé envers vous, qui accueillez toujours avec tant de bonté les petits essais de sa plume. Quand je lui ai demandé pourquoi, depuis si longtemps, elle avait tardé à vous écrire, elle s'est excusée assez mal sur les occupations de l'hiver, sur l'étude de l'allemand que son père lui a fait commencer avec Octave et les deux petits; sur les travaux de couture dont je ne la dispense jamais: ce sont là les prétextes, mais la véritable raison? Ma bonne tante, cette enfant si chère me préoccupe: je la trouve distraite, absorbée souvent, il semble qu'elle soit présente d'esprit et absente de corps: sa bête et l'autre voyagent en sens inverse. Où va donc son esprit quand, ses grands yeux fixés dans le vague, elle assiste à nos conversations sans les suivre, quand elle pique son aiguille par un mouvement si machinal qu'il me serre le cœur, quand, une question trois fois répétée, arrivant enfin à son oreille, elle tombe des nues, revient des espaces en nous répondant?... A quoi pense-t-elle? je ne le sais, je m'en inquiète, j'ai essayé d'obtenir sa confiance, mais, hélas! la porte était fermée: j'ai frappé en

vain, elle ne s'est pas ouverte. Lorsqu'elle était petite, elle me disait tout : j'étais sa confidente de prédilection : pourquoi le cœur des enfants change-t-il quand celui des mères demeure toujours le même, aussi tendre, aussi caressant que jadis ?... Elle aime toujours la toilette, elle l'aime plus que jamais, elle y apporte un goût qu'elle n'avait pas autrefois : sont-ce ces vanités qui ont métamorphosé cette humeur si enjouée, ce caractère réellement bon, quoiqu'un peu frivole ? Des rubans et des broderies ont-ils tant de puissance !

Je veux quitter ce sujet, qui m'est pénible. Mon Agnès est toujours la même : son esprit s'éclaire et se fortifie par de saines lectures, et son caractère se perfectionne encore : le sentiment précieux du devoir domine tout chez elle : elle est bonne par nature, bonne par réflexion, dévouée d'instinct et dévouée de volonté. Sa piété, qui, depuis sa première communion, n'a jamais fléchi, conserve et ennoblit toutes les qualités naturelles de son âme et l'affermi à jamais dans le bien, car enfin, quelles sont les personnes qui ont vraiment aimé et servi Dieu et qui se soient dégoûtées de son service ? On se dégoûte du monde, on ne trouve que fatigue et satiété dans les plaisirs, mais cette union de l'âme avec son Créateur, cette paix de la conscience, ce divin espoir ont-ils jamais ennuyé ? Vous le savez, vous, chère tante ! si fidèle à l'Ami de vos premiers ans !

Mais revenons : mon Félix achève son cours d'études à Saint-Cyr ; il sortira avec l'épaulette, et sa mère redoute ce moment de première et complète indépendance. Octave commence cette année l'étude de la médecine pour laquelle il montre un goût décidé ; nous lui avons bien dit cependant ce qu'il fallait d'abnégation et de courage dans cette profession, mais la science l'attire et le sacrifice de lui-même ne le rebute pas. Tout son rêve, c'est après quelques années passées dans la médecine militaire, de pouvoir se fixer auprès de nous, en Bourgogne, et d'y mener une vie laborieuse et tranquille. Mon Gaston devient de plus en plus sérieux ; vous ne reconnaîtrez plus l'enfant sauvage dans ce bel adolescent qui, lorsqu'il sert la messe, ministère qu'il ambitionne, a l'air d'un Samuel ou d'un Éliacin. Agnès a mis sa marque sur cette âme, et je crois que notre famille aura le bonheur de compter un prêtre parmi ses membres. J'aurais bien voulu que cet honneur fût dévolu à un de mes fils, mais le fils d'Edgar, c'est presque la même chose, et il portera le souvenir de son pauvre père à l'autel.

Félix a eu hier un jour de sortie, et, après le dîner, il s'est éclipsé un instant, puis, il est entré suivi d'un grand jeune homme qui portait aussi l'uniforme de Saint-Cyr. — Mon père, a-t-il dit, voici un de vos anciens cavaliers qui désire avoir l'honneur de vous voir. — Et de vous témoigner sa reconnaissance, ajouta le jeune homme d'une voix qui tremblait un peu.

Mon mari leva vivement la tête, et du ton le plus amical, il s'écria :

« Eh quoi ! c'est vous, monsieur Albert ! Ma chère amie, voici monsieur Lavaux, Albert Lavaux, dont je t'ai parlé quelquefois. Et, par quel hasard, jeune homme, êtes-vous maintenant à Saint-Cyr ? — Mon colonel, après la bonne visite que vous m'avez faite à l'hôpital, j'ai voulu tenir une parole que je vous

avais donnée, celle de me bien conduire, et pour mieux réussir, j'ai pris le travail pour auxiliaire. Je me suis préparé aux examens de Saint-Cyr, j'ai eu le bonheur d'être reçu, et me voilà condisciple et compagnon d'armes de Félix. — Je vous félicite beaucoup de votre courage et de votre excellente réussite ; j'en suis vraiment charmé : ma promotion m'a laissé ignorer beaucoup de choses qui s'étaient passées à mon cher ancien régiment, et celle-là entre autres. Allons ! je vois que vous ferez honneur à l'épaulette. — Si je réussis, je vous le devrai, colonel, répondit Albert avec une extrême émotion ; vous m'avez relevé, soutenu alors que tout m'abandonnait. »

Mon mari, plus timide devant les compliments que devant le péril, détourna la conversation ; on parla de Saint-Cyr, de l'armée, des promotions, du camp où Juvénal va se rendre, et, après une demi-heure, Albert salua mes filles et moi d'un air touché et respectueux, serra la main que mon mari lui tendait, et sortit, en donnant rendez-vous à Félix pour le retour à l'école. Je gardais une bonne impression de cette visite, et de ce visage mélancolique qu'un peu d'espérance anime aujourd'hui. Juvénal se promenait dans la chambre d'un air préoccupé ; tout à coup il dit à Félix :

« Tu as bien fait de nous amener ton camarade, puisqu'il le demandait ; mais il ne faut pas que ces visites se renouvellent. Nous avons connu jadis les parents de ce jeune homme, nous ne les voyons plus, et il n'y a pas de raison pour que nous voyions leur fils.

— C'est bien, mon père, répondit Félix. »

J'approuvai le discours et les intentions de mon mari. Sa bonne œuvre a été suivie d'un heureux résultat ; nous n'avons rien de plus à demander.

Adieu, ma bonne et chère tante ; je répondrai probablement à votre aimable invitation en allant vous voir pendant que mon mari sera au camp. Je vous embrasse avec le plus tendre respect.

THÉRÈSE CHATILLON.

Thérèse à son mari.

Avallon, juin 18..

Nous sommes au mieux, cher ami, dans ta ville natale et dans la maison paternelle de ma bonne mère. Je n'ai pas besoin de te dire comment nous avons été reçues, avec quelles attentions et quelle amitié ; néanmoins, quoique je sois si bien, je me trouve trop loin de mes fils et de toi. Je ne suis tout à fait bien et contente que lorsqu'il n'existe qu'une porte entre moi et les miens. Au moins, ai-je emmené mes trois filles qui font le ravissement de la tante Eulalie ; elle s'est aperçue cependant de la distraction et des tristesses d'Hélène : elle me dit hier : Il semble que cette enfant cherche la clef d'un problème !

C'est bien cela, cher Juvénal, elle est absorbée comme ceux que poursuit une idée fixe : depuis six mois, je ne cesse de l'observer, sans trouver d'explication à ces humeurs noires, à ces gaietés folles, à tous ces soubresauts d'humeur par lesquels elle nous faisait passer, mais, l'autre jour, une circonstance très-ordinaire est venue me prêter une lumière. Alice me faisait une visite avant de s'en aller à Sceaux ;

nous causions et Hélène, assise auprès de nous, travaillait avec cette même pensée que tu lui connais. Elle écoutait cependant. Madame Dumoutier me parlait de sa famille et des grandes affaires qu'entreprend son neveu Paul.

« Nous le trouvons trop audacieux, dit-elle, et lui, nous trouve arriérés et fort poltrons. Il n'écoute pas nos conseils, mais peut-être en changeant de position, ce qui ne tardera pas, deviendra-t-il plus prudent. Je crois, Thérèse, que je pourrai bientôt vous annoncer son mariage. »

Mes yeux tombèrent en ce moment sur Hélène, elle avait la tête baissée, je ne voyais que son profil, mais soudain une rougeur ardente colora sa joue et son col; elle parut gênée et se tourna un peu plus, vers le côté de l'ombre. J'en savais assez. Elle désire se marier, et ce Paul Dumoutier, qui, probablement ne songe qu'aux grandes dots et aux lourdes successions, occupe sa pensée.

Cette conviction que j'ai acquise, et que certaines petites épreuves sont venues redoubler, m'a fait un chagrin extrême. Le cœur de notre enfant n'est plus à nous; il s'est donné ce cœur innocent et fragile, et on le dédaignera! Je la verrai pleurer et souffrir, et je n'y pourrai rien! Que cette cruelle enfant, qui a joué ainsi avec son repos, troublera dorénavant le mien! Je n'ose dire cette découverte qu'à toi seul, cher ami, tu comprendras ma peine, mon inquiétude. Si elle avait eu confiance en moi, il me semble que je l'aurais préservée, que j'aurais armé son âme de fierté, et qu'elle n'eût pas aimé longtemps l'homme qui ne pensa jamais à elle. La dignité féminine, la modestie chrétienne auraient pu suffire à la garder, mais quand elle a ouvert son cœur aux vanités frivoles; elle l'a détaché de nous, et livré aux pensées ennemies... destructrices du repos de son âme.

Je raisonnais longtemps là-dessus, mais tu devines ce que je pense: je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Que n'es-tu ici, cher ami! Il me semble que tu me fortifierais; les chagrins que je prévois pour ma fille me trouvent bien faible. Prions pour elle ensemble: un père et une mère qui implorent pour leur enfant la paix et la pureté doivent être exaucés, il me semble. Je ferai prier Agnès, mais sans lui dire ce secret que j'ai surpris.

Adieu, mon bon et cher mari. Écris-moi, j'ai besoin d'avoir de tes nouvelles.

THÉRÈSE CHATILLON.

Thérèse à son mari.

Avallon, juillet 18...

Tu me consoles, mon cher ami, avec toute la puissance de ton affection, et tu me fais espérer, vu la légèreté des sentiments humains, surtout dans un cœur de dix-neuf ans, que bientôt notre pauvre Hélène nous sera rendue, et que ce funeste cauchemar de vanité, d'ambition, de faux amour, se dissipera pour nous rendre notre enfant telle que nous l'avons connue. Mais voici un événement qui hâtera peut-être cette guérison tant désirée: il s'est produit sous la forme d'une lettre de part, ces lettres qui jouent un si grand rôle dans la vie! M. Paul Dumoutier épouse mademoiselle Jeanne Chamans. Te souviens-tu de cette jeune fille malingre, aux cheveux rougeâtres, que nous avons vue à Sceaux, et qu'on nous a dite aussi riche que laide, bonne personne toutefois? C'est là mademoiselle Chamans, actuellement madame Paul Dumoutier, et la rivale de ma pauvre fille. Je suis assez sotte, mon bon Juvénal, pour me sentir monter les larmes aux yeux en pensant à la déception qu'elle va ressentir. Dieu sait ce qu'elle a cru, ce qu'elle a rêvé! je ne lui montrerai pas cette lettre, je la laisserai ouverte sur la table, et, dans quelques jours je parlerai devant elle, d'un air indifférent, du mariage du neveu de mon amie. Je suis sûre, mon bon Juvénal, que toi aussi, sous ta brillante cuirasse, tu sentiras ton cœur un peu gonflé en pensant à notre enfant...

Et une autre lettre de part accompagnait celle-ci, comme se croisent à la porte des églises les enterrements et les noces. C'était l'annonce de la mort de madame Albertine Lavaux... morte sans avoir joui de la vie ni de ses affections, morte après avoir enterré son cœur dans son coffre-fort. Cela m'a fait presque peine: je l'ai aimée autrefois.

Le courrier me presse, mon bon mari, je t'embrasse et je t'aime.

A bientôt.

THÉRÈSE CHATILLON.

MATHILDE BOURDON.

(La fin au prochain Numéro.)

LE BOULET DU TONNERRE

(FIN.)

IV

L'AQUILON

L'histoire a jugé sévèrement l'amiral Zacharie Allemand.

Dans sa jeunesse pourtant, sous les ordres de Suffren, il s'était signalé par sa bravoure. Croiseur habile, à plusieurs reprises, il avait commandé avec succès des expéditions fort aventureuses. Il était excellent navigateur. Sa campagne de l'escadre invisible est restée célèbre.

Malgré ces antécédents, les matelots disaient :
« L'amiral est de la race des corbeaux, qui n'aiment pas l'odeur de la poudre. »

Le 12 avril, la marée montante ayant relevé presque tous ceux des vaisseaux qui n'étaient échoués que sur fond vaseux, il aurait facilement pu les remettre en ligne et s'opposer aux tentatives des Anglais. Il n'en fit rien. Loin de rejoindre le *Foudroyant* et le *Cassard*, qui, soutenus par les forts de l'île d'Aix, gardaient encore l'entrée, il leur ordonna de venir le rejoindre en rivière.

Lord Cochrane, voyant le champ libre, se mit en mesure de profiter de ses avantages. Il n'osa cependant pénétrer en rade qu'entre onze heures et midi : d'où il suit que le temps d'agir n'avait pas manqué à Zacharie Allemand, dont les fautes, à partir de là, devinrent irréparables.

Pour se remettre à flot au moment de la pleine mer, Maingon, selon ses calculs, avait envoyé un fort cordage à bord de l'*Océan*. Aux approches de l'ennemi, ce grelin fut largué. L'*Aquilon* fut délaissé sur son lit d'agonie, et les Anglais purent canonner à leur aise les malheureux naufragés que leur immobilité rendait incapables d'opposer une résistance suffisante.

Cinq frégates, trois vaisseaux, une bombarde, plusieurs brigs et autres bâtiments légers ont suivi ou sont successivement venus rejoindre l'*Impérieuse*. Les fusées incendiaires, les bombes, les obus, la mitraille, vont être lancés avec une promptitude foudroyante sur les vaisseaux cloués à la pointe des Palles, et qui ne ripostent un peu qu'avec leurs pièces de retraite.

Les quatre obusiers de l'*Aquilon* furent bientôt les seules pièces en état de servir, car il s'était couché sur bâbord, et aucun des canons des batteries de 18 et de 36 ne pouvait être pointé sur l'ennemi. Lord Cochrane envoya ses bâtiments de faible tirant d'eau pour l'assailir, s'en emparer ou au moins y mettre le feu. Le commandant Maingon leur opposa la plus opiniâtre résistance.

De la dunette, Colin dirigeait le feu d'un peloton de fusiliers ; Jules continuait à remplir son office de pourvoyeur. Les deux frères se trouvaient ainsi tout près l'un de l'autre au point le plus découvert.

L'artillerie et la mousqueterie des Anglais décimaient nos gens. Le mousse Jules, pourtant, ne put s'empêcher de rire au cri d'un malheureux Provençal qui, blessé à la chute des reins, s'appuyait sur lui en disant :

« Aïe, mon coco, soutiens-moi, je n'ai plus où m'asseoir ! »

Au même instant, l'un des soldats à la tête fracassée. Jules, inondé par son sang, frissonne d'horreur sur l'étroit château de poupe, centre principal de la défense ; les scènes du même genre se multipliaient. Un autre fusilier, cédant à un mouvement d'effroi, s'était couché au ras de la cage à poules.

« Que faites-vous ? lui dit Colin, on croirait que vous avez peur ! »

— Pardon, monsieur l'aspirant, répondit le soldat en rougissant, je ramassais ma bague de fusil. »

Un boulet l'atteint à ces mots, il tombe comme une masse aux pieds de Jules, qui dit à son frère :

« Tu aurais bien dû le laisser tranquille un moment de plus ! »

Pour coopérer à la défense, les officiers des batteries s'efforçaient d'exhausser, à l'aide de plates-formes, quelques pièces de gros calibre. Le capitaine Conseil en installa de la sorte trois ou quatre qui furent chargées jusqu'à la gueule. Mais à chaque coup, les plates-formes improvisées culbutaient ; les pièces, en se renversant, blessèrent leurs propres canonniers.

Par tous les sabords, les gens armés de fusils tiraient sur les Anglais des péniches. De la grande hune, de la hune d'artimon, de dessus les bastingages on lançait des grenades et l'on faisait un feu tellement nourri, que, loin d'accoster, les légers bâtiments anglais reculèrent.

L'arrière du vaisseau naufragé vomissait le fer et le plomb avec cette admirable énergie que de braves officiers inspirent toujours à nos braves marins.

Maingon donne ses ordres avec un calme superbe. Conseil, dans la batterie basse, le seconde de son mieux. Partout chacun fait son devoir.

Le feu des vaisseaux et frégates de lord Cochrane ne se ralentissait point.

Pavillon haut, le ponton délabré tenait bon. Tandis que le *Calcutta* évacué par son équipage était pris et brûlé, tandis que la *Ville de Varsovie* amenait pavillon, l'*Aquilon* continuait à opposer une résistance magnifique.

A deux heures et demie, le commandant Maingon demanda par signal à l'amiral des chaloupes, des ancres et des grellins ; mais les autres vaisseaux avaient tous les mêmes besoins, car les appareils avaient été employés à la construction de l'estacade. Quelques secours, il est vrai, venaient d'arriver de Rochefort ; malheureusement ils ne pouvaient suffire. L'*Aquilon* fut encore une fois abandonné à ses propres ressources.

Il était donc condamné à périr sur son rocher.

Au bout de deux heures de combat, la position cessant d'être tenable, Maingon, certain de ne laisser aux Anglais qu'une carcasse hors de service, résolut de sauver au moins la majeure partie de ses gens. Mais toujours calme et méthodique, il n'a garde de manquer aux règles de la discipline navale. Alors que trop de gens applaquaient le fameux « sauve qui peut, » Maingon, donnant l'exemple de la subordination, demande à l'amiral la permission de faire évacuer son vaisseau, et, en même temps, des chaloupes pour transporter son monde à terre.

L'amiral répond affirmativement.

Mais il faut qu'aucune péniche anglaise ne contrarie la difficile opération de sauvetage.

« Messieurs, dit le commandant aux officiers qui l'entourent, retenons jusqu'au dernier moment à leurs postes tous les grenadiers, fusiliers et combattants de la dunette. Point de précipitation, point de désordre ! Protégeons la délivrance de nos camarades, sachons nous sacrifier à leur salut ! »

— Vive le commandant ! » crie Colin.

Les officiers stimulent les tirailleurs, le feu redouble, aucune barque anglaise ne peut approcher.

Cependant, on a dû faire armer la chaloupe et tous ceux des canots qui sont encore susceptibles de flotter. Diverses embarcations de l'escadre

se dirigent vers l'*Aquilon*. Deux se détachent de l'Océan, une troisième part du *Régulus*.

Le bruit se répand à bord que l'ordre d'évacuer le vaisseau va être donné. En pareil moment, les chefs peuvent craindre à bon droit que les liens de la discipline cessent d'être assez puissants pour arrêter les uns, tandis que les autres auront le droit de se retirer. Les gens dont les canons ne servent à rien devront partir les premiers. Le commandant en envoie prévenir les capitaines des deux batteries.

Mais cet avis n'arrive pas jusqu'à Guillaume Conseil, qui voit, tout à coup, ses canonnières se précipiter dans les canots. Une fureur indomptable s'empare du bouillant officier. Le sabre en main, il court sus aux fuyards ; puis, de dessus un mantelet de sabord il leur ordonne impérieusement de remonter. Vains efforts ! La masse se pousse, se presse, s'entasse. On répond au lieutenant de vaisseau que le commandant a permis de quitter le vaisseau ; il n'entend ni ne veut entendre ; il n'a pas reçu d'ordres, il menace, rugit, tonne et frappe en épuisant le vocabulaire des injures maritimes.

Sur la dunette, rien de semblable. L'ordre le plus parfait y règne toujours. Colin et ses tirailleurs ne se ralentissent pas.

Le commandant Maingon a la satisfaction suprême de voir que la retraite de la majeure partie de l'équipage est généreusement protégée par le dévouement de ses compagnons.

Jules, dont l'obusier venait d'être démonté, n'avait plus rien à faire. Les embarcations poussaient successivement. Il avait de grosses larmes dans les yeux.

Nordest le voit pleurer :

« Qu'as-tu, méchant gamin ? lui demanda-t-il de sa voix terrible.

— J'ai... que les autres s'en vont.

— Tu veux donc t'en aller ! Eh bien, va-t'en. »

A ces mots, le grognard enlève le mousse par le collet de sa veste, et, d'une hauteur de deux ou trois mètres, le jette dans une chaloupe où, sans avoir crié gare, l'enfant tombe à croix ou pile, sur le dos, des gens embarqués. Bien d'autres projectiles, éclats d'obus, éclats de bois, poulies, mitraille, pleuvaient de toutes parts. Cependant il était prudent de s'esquiver ; le mousse se glisse entre les jambes des rameurs, s'y tient coi, et quelques minutes après, est débarqué sur le rivage.

Une fois là, il songe à son père, à son frère, à sa propre situation. Il entend les canons qui grondent toujours. Il est triste et pleure encore, quand le plus étrange des spectacles attire son attention.

Dans une chaloupe chargée à couler bas, au-dessus des gens debout les uns contre les autres, il voit s'agiter dans le vide un bras armé d'un sabre.

Ce sabre et ce bras ne sont rien moins que ceux du capitaine Guillaume Conseil, à qui l'un de ses canonnières, pressé de partir, a brusquement fait perdre l'équilibre. D'une manière non moins burlesque et tout aussi prompte que son fils Jules, le père, poussé par derrière, a été jeté dans l'embarcation, déjà remplie et prête à quitter le bord.

Le lieutenant de vaisseau, transporté de fureur, veut forcer à rétrograder les gens qui l'entourent

et qui, pour n'être point sabrés, le serrent si fort, que son bras et son sabre sont réduits à faire en l'air d'inutiles moulinets. L'officier, qui étouffe, trépigne et se débat impuissant, est bien forcé d'appréhender enfin que, la permission d'évacuer le vaisseau ayant été régulièrement donnée, il n'est pas, comme il l'a cru, avec des fuyards, mais avec des hommes que leur commandant veut soustraire à la captivité.

Ces renseignements, sans l'apaiser, l'obligent à ne plus menacer personne. On accoste. Il descend à terre tout honteux, avec une épaulette de moins, l'habit déchiré, souillé de sang et de vase ; il fronce les sourcils, il est pâle ; il voudrait être à côté de son commandant, au poste d'honneur.

Jules, ravi de le voir sain et sauf, court à lui :

« Ah ! te voilà, toi ! lui dit son père.

— Le commandant nous a permis...

— Je sais ! interrompit l'officier.

— Et Colin ?

— Toujours à bord, capitaine. »

Du point de la côte où ont abordé les chaloupes, on ne voit que les mâts de l'*Aquilon* où flotte encore le pavillon français. Les gens sauvés forment des groupes qui observent ce qui se passe. La fusillade continue. D'autres canots arrivent. Une poignée de braves se sacrifie héroïquement sous les ordres de Maingon.

« Si le chien d'Allemand était de cette trempe-là, dit un vieux matelot, l'Anglais ne ferait pas tant son fier à l'heure qu'il est ! »

Enfin le feu cesse ; le pavillon est amené.

Un morne silence règne sur la côte.

« Ton frère est prisonnier ! dit amèrement le capitaine Conseil. Il est resté fidèle au poste, lui au moins ! »

Jules n'ose souffler mot. Bientôt son père lui demande s'il a quelque argent sur lui :

« Pas un sou, capitaine. Vous savez bien qu'un mousse n'a guère coutume d'en avoir.

— Et moi, j'ai tout juste six liards ! » répliqua le lieutenant de vaisseau.

Jules retint à grand-peine un éclat de rire.

« Plus d'effets, ton sac perdu, ma malle volée avec les vingt napoléons qu'elle contient, nous voici bien calés ! »

Des applaudissements et des houras interrompent ces piteuses réflexions. Des gens de l'*Aquilon* saluent ainsi l'enseigne de vaisseau Matterer, qui, avec la chaloupe du *Régulus*, vient d'arracher aux Anglais déjà maîtres du vaisseau, quarante-trois de leurs camarades. Malheureusement, Colin n'est point parmi ces derniers. Après s'être vaillamment comporté jusqu'à la fin, il partage le sort de son loyal commandant, du second et de la plupart des officiers.

Grâce à l'énergique défense de Maingon, trois cent vingt-sept de ses hommes ont pu être sauvés. Cent quinze seulement, blessés pour la plupart, tombent au pouvoir de l'ennemi. Quant aux autres, au nombre d'environ deux cents, ils ont péri les armes à la main.

L'œuvre de destruction continuait. Ce que, la nuit précédente, lord Cochrane n'avait pu faire avec ses brûlots, il l'exécutait maintenant, en plein

jour, sous les yeux de Zacharie Allemand, abrité dans la Charente.

A chaque instant un nouvel incendie s'allumait.

V

LE COMMANDANT MAINGON

Les prisonniers français devant être répartis entre les divers bâtiments ennemis, ceux de l'*Aiglon* furent dirigés sur le *César*, vaisseau détaché de l'escadre de l'amiral Gambier. Le commodore Harry Neal, témoin de la belle défense de Maingon, l'en complimente, lui rend son épée et le reçoit avec tous les honneurs de la guerre. Sa courtoisie redouble lorsque, apprenant le nom de son prisonnier, il reconnaît en lui le savant auteur de nombreux ouvrages techniques justement estimés dans la marine anglaise.

On doit à Maingon des cartes et des mémoires extrêmement remarquables, des instructions sur un nouveau quartier de réduction, des études trigonométriques sur la distance des astres, des considérations mécaniques de premier ordre.

Neal, officier instruit, n'ignore rien de tout cela. Il se promet d'en informer lord Cochrane, l'amiral Gambier et l'amirauté. Un homme tel que Maingon doit être renvoyé en France sur parole et rendu au bureau des longitudes, d'où il rend d'éminents services à tous les navigateurs.

« A votre science, commandant, vous unissez une bravoure au-dessus de tout éloge. Permettez-moi donc, quoique les malheurs de la guerre soient cause de notre rapprochement, de me féliciter de l'honneur d'être en rapport avec un homme tel que vous ! »

Malgré sa douleur, Maingon ne saurait se montrer insensible à de semblables paroles. D'ailleurs, ses gens, protégés par les officiers anglais, ont été autorisés à emporter avec eux tous leurs effets personnels.

Maingon remercie donc avec dignité avant de se retirer dans la chambre mise à sa disposition. Mais quelques minutes après, il reparait affolé, hors de lui, les traits bouleversés, et courant au commodore :

« Ma vie est perdue ! s'écrie-t-il avec l'accent du désespoir, mon avenir et ma gloire ! »

— Monsieur, réplique l'Anglais d'un ton sévère, la guerre a ses chances !...

— Eh ! qui parle de guerre ? interromp Maingon, que son trouble rend méconnaissable. Tous mes travaux de vingt ans, recherches, calculs, mémoires, manuscrits, tout vient d'être égaré par la maladresse de mon domestique. Au lieu du coffre qui les contient, le malheureux m'apporte des vêtements, de l'argenterie, des choses sans valeur ! Un canot, monsieur le commodore, un canot au nom du ciel ! Ces papiers sans doute n'auront tenté personne ! »

Quand les officiers tant Anglais que Français présents sur le guillard d'arrière connurent la cause de ce désespoir de savant, ils saluèrent avec une admiration respectueuse.

« Armez mon canot sur-le-champ ! » commandait Neal.

Maingon lui tend une main reconnaissante en s'écriant :

« Commodore, vous me rendez mille fois plus que la liberté ! merci ! et que Dieu vous protège ! »

Sur ces mots, il passe au milieu des officiers rangés en haie et s'élance dans l'embarcation, où le lieutenant anglais chargé de l'accompagner l'oblige à prendre la place d'honneur.

On part. On force de rames. Le canot vole comme la flèche. Maingon haletant remonte à bord de son *Aiglon* démantelé. Son noble vaisseau ne lui inspire rien. Ce n'est plus l'officier de guerre, c'est le savant qui est en détresse à cette heure. Les couleurs britanniques flottent à la place de son pavillon, Maingon ne les voit pas. Il marche dans le sang de ses braves et chers camarades, il ne voit pas ce sang sacré. Mais il entre dans la dunette, et poussant un cri de joie :

« J'ai tout retrouvé ! » dit-il.

Son coffre est là, intact, tel qu'il l'avait arrangé lui-même avant l'attaque des brûlots. Il saisit une corde, l'attache, le traîne et ne veut point lâcher prise avant de l'avoir placé dans le canot anglais. Alors seulement il respire et jette un regard douloureux sur le théâtre de ses actions héroïques. On ne peut dire que son cœur martial n'éprouve point de regrets, mais il n'a point subi la perte horrible de toutes ses œuvres ; cette pensée est pour lui la consolation suprême. Ses traits redevennent sereins ; il va enfin rompre le silence.

Six heures du soir sonnaient.

Le vaisseau français le *Tonnerre* venait alors d'être évacué ; le commandant Clément de Laroncière y avait fait mettre le feu. Les canons chargés paraient allumés par l'incendie.

Fatalité sans égale, fait incroyable et malheureusement trop vrai, un boulet du *Tonnerre* frappe le canot et atteint mortellement le commandant Maingon, assis à la place d'honneur (1).

(1) *Note historique.* — Sir Harry Neal Bart, qui, d'après Colin Conseil, rendit au commandant Maingon son épée, était capitaine de pavillon de lord Gambier, à bord du *Caïdonia*, de 120 canons. Il ne commandait donc pas le *César*, de 80, monté par le contre-amiral Robert Stopford, et ne pouvait s'y trouver qu'en mission.

D'après le rapport du capitaine de frégate Reybaud, le commandant Maingon fut conduit à bord d'une des frégates anglaises.

L'historien James dit : « Il paraît que le capitaine de l'*Aiglon* fut tué, étant assis à côté de lord Cochrane, dans le canot de l'*Impérieuse*, par un boulet parti accidentellement du *Tonnerre* qui brûlait. »

Enfin, le 24 avril, le capitaine de vaisseau Quérangal, chef militaire de Rochefort, écrivait à son collègue de Brest :

« Lord Cochrane, voyant le capitaine Maingon affecté de se voir prisonnier sans avoir sauvé aucun de ses effets, lui proposa de le conduire lui-même avec son propre canot à bord de l'*Aiglon*, qui n'était pas encore assez en feu pour qu'on ne parvint pas à retrouver ses malles. »
« Ils y allèrent effectivement tous deux, mais en revenant, un boulet parti d'un des vaisseaux enflammés frappa le canot de lord Cochrane et les éclats pénétrèrent dans le ventre du capitaine Maingon, qui ne survécut que peu d'heures à ce funeste événement. »

En présence de documents contradictoires, nous avons

VI

LE RETOUR.

A Rochefort, la consternation régnait dans la population, qui recevait à chaque instant les plus lamentables nouvelles. La famille Hureaux, intimement liée avec la famille Conseil, était très-inquiète. Ce fut chez elle que le lieutenant de vaisseau et son fils Jules trouvèrent l'hospitalité.

L'absence de Colin mit les larmes aux yeux noirs de Marguerite. Son père et sa mère prenaient, comme elle, une vive part aux soucis paternels de leur hôte.

Le combat s'était sensiblement prolongé après l'évacuation du vaisseau ; qui, de ses derniers défenseurs, avait succombé ou survécu ? Colin vivait-il encore ? N'était-il pas grièvement blessé ? En présence de Jules et de son père, on osait à peine parler de l'aspirant ; on ne pensait qu'à lui.

Un soir, à la nuit tombante, au moment de se mettre à table, un violent coup de sonnette retentit. Marguerite va ouvrir, pousse un cri de joie, et cette fois se jette la première au cou de son ami Colin :

« Vivant ! sauvé ! de retour !

— C'est lui, mon père ! dit Jules.

— Quel bonheur ! »

Guillaume Conseil serre avec transports dans ses bras son fils, qu'il n'espérait plus revoir. Il y eut là une inexprimable scène de joie. Jules, madame Hureaux, son mari le commis de marine embrassent tour à tour le loyal garçon rendu à leurs vœux. Dans tous les yeux roulent des larmes.

Mais par quel miracle est-il de retour ?

Avec une pieuse émotion, l'aspirant raconte la mort de son commandant.

« Quel malheur ! » murmure le capitaine Conseil.

Colin poursuit d'un ton calme et digne :

« Le commandant Neal, après avoir pris les ordres de l'amiral Gambier, nous fit annoncer que les restes mortels de notre commandant seraient renvoyés en France pour y recevoir les honneurs funèbres. Tous les prisonniers de l'*Aquilon* âgés de plus de cinquante ans et de moins de seize devaient les accompagner. J'ai été choisi pour commander ce détachement. Un canot parlementaire portant le cercueil est parti du *César*. Un salut de neuf

opté pour la vraisemblance, en nous appuyant sur la tradition de la famille Conseil. Il nous a semblé difficile d'admettre que lord Cochrane, chef de l'expédition, se fût en un pareil moment préoccupé des regrets du commandant Maingon au point de l'accompagner lui-même. — Du reste, c'est dans la relation inédite de Jules Conseil que se trouve consigné le fait saillant, caractéristique et, par cela même, seul vrai, de la recherche des manuscrits scientifiques.

Notre récit, rigoureusement historique, jusques et y compris la figure du timonnier scalpé Nordest, est donc, sous ce point intéressant, plus exact que tous les récits précédemment publiés.

Enfin, tous les effets des prisonniers français furent sauvés ; ainsi, lorsque le commandant Quéranjal écrivait qu'aucun de ceux de Maingon ne l'avait été, il était évidemment renseigné d'une manière fort inexacte.

coups de canon a été tiré quand nous avons poussé du bord. Sur tous les vaisseaux anglais que nous longions, la garde était sous les armes, les tambours battaient aux champs.

— Très-bien ! dit Guillaume Conseil.

— Ce matin de bonne heure nous sommes arrivés à La Rochelle. Là, de concert avec le commissaire de marine, j'ai organisé le convoi. Nous venons d'arriver. Le corps du commandant est à l'hôpital de la marine. J'ai rendu compte de ma mission à l'amiral Martin (1), et demain à midi aura lieu l'enterrement.

Une généreuse tristesse s'était peinte sur les traits du capitaine Conseil. Cet énergique et loyal serviteur ne se permettait plus de se réjouir de la délivrance de son fils.

Mais Jules, avec le privilège de son âge, questionnait étourdiment.

— Colin, as-tu sauvé ton bazar ?

— Le mien et le vôtre. Les Anglais nous ayant permis d'emporter nos effets personnels, j'ai joint aux miens ton sac et la malle de notre père.

— A la bonne heure, tu n'as pas perdu la carte ! Notre fortune maintenant vaut plus de six liards !

— Pourquoi six liards ? demanda Marguerite.

— Chut ! fit Jules en rougissant.

Il fallait bien pourtant se mettre à table.

Le dîner fit diversion. M. Hureaux s'informa de ce qu'était devenu le coffre aux manuscrits du commandant :

— J'en ai été chargé, répondit Colin, ainsi que de tout ce qui lui appartenait ; sa famille, je suppose, léguera tous ces précieux travaux au bureau des longitudes. Son pauvre domestique s'arrachait les cheveux en disant : « J'avais cru bien faire en ramassant avec soin l'argenterie, les épaulettes, les uniformes brodés ! Si j'avais pu deviner qu'il tenait tant à ces maudites paperasses ! »

— Votre commandant est mort comme Archimède, dit M. Hureaux.

— Parmi les vieux marins que j'ai ramenés, repartit Colin, se trouve le père Nordest du Canada.

— Quels yeux il devait rouler ! fit Jules.

— Tout le long de la route, il n'a cessé de gromeler en son style : « Brave des braves !... Bon commandant !... Jusqu'après sa mort, il nous pare la coque !... Allons ! encore une fois, les Illinois, les Algonquins, les habits rouges ne me mangeront bouilli ni rôti... Fichu régal, malgré ça, que ma vieille peau tannée ! »

Marguerite voulut savoir l'histoire du bonhomme Nordest. Colin s'empessa de la satisfaire.

Guillaume Conseil sortit.

La gaieté juvénile du mousse Jules put éclater sans contraintes. Colin, charmé par la présence de Marguerite, ne craignait plus d'être expansif. M. et madame Hureaux, à qui le commandant Maingon était fort indifférent, se réjouirent à la pensée de l'excellente lettre que leur amie madame Conseil ne tarderait pas à recevoir.

— Il faut écrire dès ce soir, mon cher Colin, dit M. Hureaux.

(1) L'amiral Martin, célèbre par plusieurs belles actions de guerre, était alors préfet maritime de Rochefort.

— C'est bien mon intention ; je me reprocherais comme un crime d'être en retard d'un courrier.

Le reste de la veillée fut délicieux.

Il fallut pourtant huit jours entiers pour que l'aspirant osât accorder sa guitare et pour que Marguerite se permit de l'accompagner au piano.

Du reste, ces heureux loisirs devaient être assez courts.

Sous les ordres du capitaine Conseil, presque tous les gens valides provenant du vaisseau l'*Aquilon*, furent, au nombre de trois cents et quelques, expédiés par terre au port de Lorient.

— Adieu, Marguerite, adieu !

Colin fut désolé, c'est tout simple, mais en somme, il eût été plus malheureux sur les pontons d'Angleterre. Marguerite eut aussi un gros chagrin ; mais les jours se suivent et le soleil mûrit les pêches.

L'aspirant alla, sur les mers, courir de nouvelles aventures épiques.

Et Marguerite épousa, vers 1811, un aimable citadin qui n'était ni marin ni militaire, rare trouvaille, par le temps belliqueux d'alors.

A cette époque, si l'histoire dit vrai, Colin, qui guitarisait pour une blonde Normande, adressa une chaude lettre de félicitations à l'excellente et hospitalière famille Hureaux.

Jules, après avoir à son tour servi comme aspi-

rant de marine sous les ordres immédiats de son terrible père, volait de ses propres ailes et commençait le noble apprentissage de ses travaux de sauveteur (1).

Le père Nordet, retraits à Concarneau, passait sa vie au bord de la mer. Voyait-il au large un pavillon britannique, ses vieilles fureurs le représentaient et mélangeant ses souvenirs comme il arrive à la plupart des vieux aventuriers :

— Algonquins ! Illinois ! peaux rouges ! habits rouges ! Anglais sauvages ! murmurait-il, s'ils ne m'ont pas mangé, c'est que Maingon était savant sur l'article des calculs !... Et dire que ce brave des braves a été tué par un boulet français, par un boulet du *Tonnerre* !

G. DE LA LANDELLE.

(1) Jules Conseil, ancien capitaine de port, aujourd'hui septuagénaire et retiré à Dunkerque, a, dans le cours de sa longue carrière, sauvé ou aidé à sauver du naufrage trois cent quatre-vingt-quatre personnes et soixante-douze barques ou navires. Il est auteur d'une foule d'inventions de sauvetage aussi précieuses que pratiques, car il s'est toujours attaché à imaginer des engins d'un prix insignifiant. Les marins lui doivent le premier manuel complet sur l'art de sauver du naufrage, ouvrage didactique de la plus grande utilité, intitulé : *Guide pratique de sauvetage*.

TANTE GERTRUDE

(Fin.)

XVIII

Il y avait un an déjà que M. de Verdier s'était éloigné du château de Sancy, après avoir déployé toutes les ressources de son esprit pour captiver le cœur de madame de Roisé ; mais sa stratégie avait échoué contre la constance de cette jeune femme, et il avait quitté le pays en renonçant sans doute à ses espérances. Elisabeth ne s'occupait point de son départ et s'en aperçut à peine, car, hélas ! les craintes de madame d'Estemont n'étaient que trop justifiées ; la raison de sa fille s'était affaiblie par degrés, elle vivait encore par le sentiment, mais son intelligence était presque éteinte, il fallait des circonstances extraordinaires pour qu'elle en donnât quelques marques. Elle mangeait, se promenait, se mettait au lit à heure fixe, tout cela machinalement et comme pour obéir à sa mère. Du reste, sa santé était devenue meilleure depuis qu'elle ne pensait presque plus, depuis que la lame n'usait plus le fourreau ; de fraîches couleurs avaient reparu sur ses joues, les contours de son doux visage s'étaient arrondis comme au temps de son adoles-

cence, elle était redevenue jeune et jolie, autant qu'on peut l'être quand le regard demeure vague et incertain, quand la physionomie est morte, quand les yeux, ce miroir de l'âme, n'ont plus que des sensations et non des sentiments à refléter.

Plusieurs médecins, appelés successivement, avaient épuisé leur savoir pour trouver un remède à cet affaïssement moral, qui avait sauvé le corps aux dépens de l'intelligence ; tous leurs efforts étaient restés infructueux ; l'un d'eux avait conseillé les voyages, et madame d'Estemont avait parcouru la Suisse et l'Italie, elle avait montré à Elisabeth toutes les beautés de la nature, tous les chefs-d'œuvre de l'art, sans que les sites les plus pittoresques, les monuments les plus merveilleux produisissent le moindre effet sur son imagination. De retour à Sancy, l'on avait commencé un traitement long et ennuyeux ; les bains, les douches, le régime avaient été simultanément employés. Elisabeth se soumit sans la moindre résistance, sans le plus léger murmure, à tout ce que sa mère exigeait d'elle, sans chercher même à en comprendre le but.

Enfin, madame d'Estemont se lassa de tourmenter inutilement sa pauvre fille, elle congédia les médecins et résolut de ne plus espérer qu'en Dieu seul, de n'attendre de guérison que des forces de la nature ou d'un miracle de la Providence; elle s'enferma de plus en plus dans la solitude, ne faisant aucune visite, ne recevant âme qui vive, pour cacher son malheur et pour ne point exposer à des yeux indifférents l'infirmité de sa fille chérie. Le curé de la paroisse était la seule personne qui eût ses entrées libres au château; il y apportait les consolations de son ministère, parlant du ciel à Elisabeth, qui lui souriait sans lui répondre, et prêchant à madame d'Estemont la résignation à la volonté de Dieu; mais il avait bien de la peine à faire descendre la paix dans cette âme affligée.

Tantôt la pauvre mère se reprochait comme un crime l'éducation trop particulière qu'elle avait donnée à son enfant, disant qu'elle avait fait elle-même tout le mal, en développant outre mesure son exaltation et sa sensibilité naturelle. Tantôt elle s'accusait de lui avoir conseillé un mariage d'où provenait tout son malheur. Ce malheur bien réel, madame d'Estemont le grossissait encore à ses propres yeux par l'exagération de son caractère; elle ne voulait point admettre qu'il y eût au monde de situation plus douloureuse que la sienne; son fils cependant faisait son chemin dans le monde et pouvait flatter à juste titre l'amour-propre maternel; sa fortune était prospère, et, quelque triste que fût l'état d'Elisabeth, sa fille vivait encore, au moins de la vie du corps et de celle du cœur; elle était douce, inoffensive, elle reconnaissait toujours sa mère et l'aimait tendrement.

Le matin, quand on l'avait habillée, qu'elle avait murmuré par habitude ses prières de tous les jours, elle allait, après le déjeuner, faire sa promenade dans le parc, elle s'asseyait sur le gazon et passait des heures entières à effeuiller de petites fleurs ou à arracher des brins d'herbe qu'elle arrangeait en rond sur ses genoux, ou bien elle jouait avec le premier insecte qu'elle pouvait attraper, mais en prenant bien soin de ne lui faire aucun mal. Les petits oiseaux ne fuyaient pas à son aspect, ils venaient, au contraire, sautiller autour d'elle et manger le pain qu'elle émiettait pour eux; quelquefois ils se perchaient sur son épaule et se laissaient prendre sans frayeur; elle les baisait alors doucement, leur disait quelques paroles tendres et les rendait à la liberté. On lui apporta un jour un petit agneau qui venait de naître, elle lui prodigua mille caresses, le prit en amitié et ne voulut plus s'en séparer. Elle le nourrit avec du lait, on lui mit au cou un ruban couleur de rose, et il devint son fidèle compagnon. Il la suivait pas à pas dans ses promenades, mangeant dans ses mains l'herbe tendre qu'elle coupait pour lui. Tous deux allaient attendre à la grille l'arrivée du courrier, car elle était restée fidèle à cette ancienne habitude; quand le facteur lui remettait quelques lettres, elle les apportait joyeuse à sa mère, disant en les comptant: «Voici une, deux, trois lettres de Victor,» mais sans demander à les lire; pour elle, toutes les lettres venaient de Victor; elle avait oublié la fatale nouvelle, elle le croyait vivant; mais que pensait-elle de lui? qu'en espérait-elle? nul ne le savait.

Lorsque le courrier ne paraissait point, elle l'attendait souvent jusqu'à la nuit, puis elle retournait au château en disant :

« Victor n'a pas écrit, ce sera pour demain. »

Quelquefois le bon curé disait à madame d'Estemont :

« Pourquoi pleurez-vous et vous tourmentez-vous? Votre fille est plus heureuse que beaucoup de pauvres femmes qui ont tout leur bon sens; elle a oublié ses maux, elle est tombée non dans la folie, comme on a eu le tort de vous le dire, mais dans l'état de ceux que le peuple nomme des innocents et qui le sont en effet devant Dieu; elle est en bonne santé, vous l'avez auprès de vous, toutes les mères n'ont pas tant de consolations. »

Mais elle répondait :

« J'ai son corps et non son âme qui a quitté cette terre pour habiter je ne sais quelle région; quand je lui parle, elle ne me comprend point; elle a perdu le souvenir de nos joies et de nos douleurs, le souvenir de mon amour; je pleure l'âme de mon enfant, cette âme si noble et si belle qui s'est envolée pour toujours. »

Et le bon curé reprenait :

« Toujours n'est pas un mot qui appartienne à ce monde avec quelque justice; on ne peut dire toujours que de l'éternité. Vous retrouverez certainement dans l'autre vie votre enfant tout entière, mais qui peut vous assurer que vous n'aurez jamais la joie de la retrouver telle ici-bas? »

Alors madame d'Estemont secouait tristement la tête et essayait quelques larmes furtives.

Il arrivait cependant parfois qu'un éclair d'intelligence apparaissait en Elisabeth; qu'une phrase suivie sortait de ses lèvres roses, qui ne prononçaient plus guère que des monosyllabes ou des paroles dépourvues de sens; une demande faite à propos, un ordre prononcé d'une voix ferme venait rendre quelque espoir à la mère attentive; elle éprouvait alors un bonheur ineffable; mais l'éclair s'éteignait bientôt dans les yeux, la bouche redevenait muette, et la nuit se faisait de nouveau dans l'esprit.

Un jour du mois de mai, que les arbres avaient déjà repris leur parure printanière, que les prairies s'émaillaient de fleurs, que l'air s'imprégnait de parfums, Elisabeth se réveilla plus tôt qu'à l'ordinaire, ouvrit son armoire et la bouleversa de fond en comble pour en tirer une robe blanche qu'elle n'avait pas mise depuis longtemps; sa mère fut étonnée de son action, mais elle se prêta à cette fantaisie, fit repasser la robe chiffonnée, arrangea elle-même les beaux cheveux de sa fille et les orna d'une rose qu'elle alla cueillir dans le jardin.

Elisabeth se laissa faire, puis se regarda au miroir et sourit à son image.

La mère tressaillit de joie.

« Cette rose te plaît, tu te trouves bien ainsi? lui dit-elle. »

— Oui, très-bien, très-jolie, répondit la jeune femme.

— Et tu veux mettre ta robe blanche?

— Oui, maman, tout de suite.

— Et pourquoi le veux-tu, mon enfant?

— Pourquoi? je ne sais pas.

— Fais un effort pour réfléchir, ma fille chérie,

n'est-ce pas pour être plus belle? ou parce qu'il fait chaud et que le soleil brille?

— Je ne sais pas, » répondit la jeune femme.

Et elle retomba dans son mutisme accoutumé.

Madame d'Estemont soupira amèrement, attachait la robe en silence et fit servir le déjeuner.

Elisabeth mangeait de bon appétit, partageant son pain avec l'agneau qu'elle avait auprès d'elle, lorsqu'on annonça M. le curé.

Cette visite matinale surprit madame d'Estemont qui se leva précipitamment pour aller à sa rencontre.

« A quelle circonstance dois-je le plaisir de vous voir si matin? » dit-elle un peu troublée.

Car la tournure de son esprit était telle que le moindre événement lui semblait un présage de malheur.

« Je venais vous donner des nouvelles de mademoiselle de Roisé, répondit le vieillard qui paraissait ému et même embarrassé.

— Et ces nouvelles sont bonnes, j'espère? reprit madame d'Estemont.

— Très-bonnes, madame, quoique la chère demoiselle ait bien souffert depuis que nous ne l'avons vue et qu'elle ait été si malade qu'on ait craint pour ses jours.

— Reviendra-t-elle enfin dans le pays? reprit madame d'Estemont.

— Elle y reviendra, madame, ou, pour dire vrai, elle y est déjà revenue, et vous ne tarderez pas à la voir, » ajouta-t-il en fixant Elisabeth pour épier l'effet que cet événement inattendu allait produire sur son esprit.

Mais celle-ci continuait tranquillement son repas, sans que l'annonce du retour de cette tante, jadis si aimée, parût lui faire la moindre impression.

« Hélas! dans quel état elle retrouvera sa pauvre nièce! » dit madame d'Estemont.

Le bon curé devint triste.

« Vous trouverez aussi mademoiselle Gertrude bien changée, dit-il enfin, elle a tant souffert depuis son départ, elle a éprouvé tant de fatigues et de chagrins! Mais tout cela est oublié maintenant, car dès que Dieu le permet, la tristesse peut se changer en joie.

— Elle est bien heureuse de pouvoir oublier le passé, soupira madame d'Estemont.

— Elle vous racontera des choses si extraordinaires, qu'il faut les voir pour les croire, » reprit le curé.

Pendant qu'ils causaient de la sorte, Elisabeth s'était levée de table, et, ouvrant la porte vitrée, elle était sortie dans le jardin pour s'asseoir sous les grands arbres, comme elle le faisait presque tous les jours; mais l'agneau, qui était déjà grand et que les brises printanières mettaient en gaieté, ayant aperçu le troupeau qui paissait non loin de là, se mit à gambader et à bondir vers la clairière, entraînant Elisabeth à sa poursuite.

« Notre jeune maîtresse est bien brave aujourd'hui, dit le jardinier en s'appuyant sur son râteau pour la voir courir; depuis la mort du pauvre monsieur, c'est la première fois que je la vois si animée.

— Dieu la bénisse et la tienne en joie! répondit

son aide; la pauvre petite dame! il est bien temps qu'elle se console un peu! On dit que le défunt était un brave monsieur, mais il faut se faire une raison après tout.

— La voilà qui s'en va vers la chapelle, reprit le jardinier en la suivant des yeux; elle va trouver les cyprès bien poussés depuis l'an dernier. »

Et ils se mirent tous deux à ratisser la grande allée.

Elisabeth s'avançait en effet vers la chapelle, mais par hasard et sans but déterminé. Cependant elle s'arrêta devant le petit monument et passa la main sur son front; il lui était venu comme un souvenir. Ce fut l'affaire d'un instant, et l'idée riante ou douloureuse s'enfuit de son cerveau.

La porte de la chapelle était entr'ouverte, elle y entra machinalement et se mit à regarder, avec une curiosité enfantine, ces tentures noires qu'elle-même avait fait placer jadis; puis la vue de l'autel lui rappela le village où elle allait tous les dimanches avec sa mère, elle s'agenouilla sur les marches.

Presque au même instant le garçon jardinier aperçut un tourbillon de poussière qui, s'élevant sur la grande route, s'avançait rapidement.

« En voilà un qui est pressé d'arriver! dit-il en faisant un abat-jour de sa main droite pour mieux considérer le cavalier. Sainte mère de Dieu! comme il galope! »

Le cavalier approchait en effet avec une extrême rapidité; près du portail, il tourna brusquement à gauche et entra dans la grande allée.

« Appelez madame d'Estemont, cria-t-il au jardinier du plus loin qu'il put se faire entendre, prévenez-la qu'un étranger demande à lui parler, et qu'elle vienne seule, entendez-vous? »

L'inconnu paraissait jeune encore, quoique sa chevelure grisonnante eût pu donner de lui une autre idée; il était d'une maigreur extraordinaire, sa peau basanée paraissait collée sur ses os. Arrivé près des deux paysans, il sauta lestement à bas de son cheval, couvert de sueur et d'écume, et intima de nouveau l'ordre d'aller prévenir madame d'Estemont.

Puis il regarda autour de lui; une indicible émotion se peignait dans ses regards.

« Monsieur vient sans doute de bien loin, dit flegmatiquement le jardinier tout en considérant l'étranger d'un air de surprise; autrement monsieur saurait bien que madame ne reçoit personne et qu'il n'y a que monsieur le curé qui puisse entrer au château.

— Et la jeune dame, reprit l'étranger, que fait-elle depuis le départ de son mari? »

Et sa voix tremblait en prononçant ces paroles.

« Oh! la pauvre femme! elle s'est tant chagrinée que c'était à faire pitié; au commencement, elle passait là toutes ses journées, ajouta-t-il en montrant du doigt la chapelle, et je l'entendais souvent pleurer pendant que j'arrosais les saules et les lilas; depuis plus d'un an elle avait cessé d'y venir, mais elle y est retournée aujourd'hui. »

L'étranger paraissait vivement ému.

« Je veux voir de près cette chapelle, dit-il.

— Gardez-vous-en bien, monsieur, cria le jardinier; madame y est encore en ce moment. »

Mais déjà l'inconnu s'était élancé vers le petit édifice.

« Diable d'homme ! dit le jardinier, pourvu que notre jeune maîtresse ne l'aperçoive point ! elle pourrait avoir peur de lui, car il n'a guère bonne mine ce monsieur-là. Tiens le cheval, Pierrot, ajouta-t-il en jetant la bride à son garçon ; moi, je vais voir de quoi il retourne. »

Et il s'achemina vers le monument, tandis que celui qu'il croyait devoir surveiller avait déjà disparu au milieu des massifs de verdure.

Lorsque l'inconnu arriva à la porte de la chapelle, il s'arrêta sur le seuil, incertain de ce qu'il allait faire ; la porte entrebaillée lui permettait de regarder ce qui se passait à l'intérieur. Il aperçut Elisabeth vêtue de blanc, comme au jour de ses noces, et encore agenouillée au pied de l'autel, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel.

« Elisabeth ! » s'écria-t-il sans pouvoir se contenir.

D'un bond il fut auprès d'elle et la serra sur son cœur.

Elle reconnut cette voix.

« O mon Victor ! c'est toi ! » dit-elle.

Son corps s'affaissa, sa tête se pencha languissante sur le bras de son mari, et elle demeura privée de sentiment.

« Oui, c'est moi, moi qui reviens pour ne te quitter jamais... Parle-moi donc, que j'entende encore ta voix chérie. »

Mais la voix s'était éteinte, les yeux s'étaient fermés.

« Malheureux que je suis ! s'écria-t-il avec effroi, je l'ai tuée peut-être ! »

Et fou de crainte et de douleur, il la porta sur un banc de verdure, dans l'espoir que le grand air ranimerait ses sens.

Le jardinier arrivait à l'instant même.

« Au secours ! cria Victor, elle est évanouie, allez vite avertir sa mère. »

Lepaysan épouvanté prit sa course vers le château.

Pendant ce temps, une voiture était arrêtée devant la porte principale, et une vieille femme en descendait, soutenue par madame d'Estemont, dont le visage était tout bouleversé, et par le curé qui lui parlait à demi-voix.

« Où est donc ma chère nièce ? Et lui, l'avez-vous vu ? demandait la vieille femme avec anxiété.

— Madame de Roisé ne sait rien encore, répondit le curé, et monsieur votre neveu n'a point paru, je ne vous attendais pas si tôt, mademoiselle, et c'est à peine si j'ai eu le temps d'apprendre à madame par quel enchaînement de circonstances miraculeuses son gendre lui était rendu.

— Ah ! reprit mademoiselle Gertrude, nous devions, en effet, ne monter en voiture qu'à midi, comme nous en étions convenus, mais on m'a dit à neuf heures, que mon écervelé de neveu venait de partir à cheval, n'ayant pas la patience d'attendre si longtemps ; j'ai fait atteler à l'instant même, mais je n'ai pu arriver aussitôt que lui.

— Madame, venez vite, cria le jardinier, notre jeune maîtresse est tombée morte, et le monsieur qui est avec elle ne sait comment la faire revenir.

— Oh ! ce que je craignais est arrivé ! » s'écria la vieille demoiselle.

Madame d'Estemont était si troublée par tant de secousses successives qu'elle demeurait immobile et comme changée en statue :

« Donnez-moi le bras et conduisez-moi vers eux, » dit Gertrude au jardinier.

Elle accourut le plus vite qu'elle put, à l'endroit où l'infortuné Victor s'efforçait de ranimer sa jeune femme, et, tirant de sa poche un petit flacon, elle fit respirer du vinaigre à Elisabeth, lui en frotta les tempes et les paumes des mains, et envoya le jardinier chercher de l'eau au ruisseau voisin pour en asperger le visage de sa nièce ; mais tous ces soins demeurèrent infructueux.

Madame d'Estemont arriva sur ces entrefaites, accompagnée du curé et de la femme de chambre ; aucun d'eux ne réussit à rappeler la vie dans ce corps inerte et glacé. On le porta au château, dans cette chambre où la pauvre enfant avait tant aimé, tant prié, tant souffert, et un domestique, montant à cheval, courut à toute bride chercher un médecin.

Cependant la malheureuse mère, en proie à une violente attaque de nerfs, se débattait, sans prêter l'oreille aux paroles de consolation que le curé voulait lui faire entendre ; Victor se désespérait.

« C'est moi qui l'ai tuée, disait-il ; que ne suis-je mort de mes blessures !... Que n'ai-je expiré sous le fouet des Arabes !... »

Mademoiselle de Roisé lui imposa silence.

« Soyez homme et sachez vous contenir, » lui dit-elle.

Puis, un instant après, elle le pria d'aller cueillir bien vite des feuilles de tilleul sur l'arbre qui se trouvait près du portail.

« Elles peuvent être d'un grand secours, » ajouta-t-elle.

C'était un prétexte dont elle se servait pour l'éloigner de ce lugubre spectacle et pour calmer par l'action du corps la douleur de l'âme.

« Mademoiselle, dit le curé en s'approchant du lit et en prenant entre ses mains tremblantes la main glacée d'Elisabeth, je crains bien que tous les remèdes soient inutiles et qu'un ange de plus ne soit monté au ciel. Si quelque chose peut consoler d'un si grand malheur, ajouta-t-il après un moment de silence, c'est l'état moral où se trouvait cette pauvre enfant et que je ne vous ai pas laissé ignorer.

— Ah ! monsieur le curé, j'ai encore de l'espoir, répondit mademoiselle Gertrude tout en continuant à donner des soins ; j'ai tant de raisons de me confier en Dieu ! »

Victor rentrait en ce moment chargé de feuilles de tilleul et le cerveau un peu rafraîchi par le grand air ; il se mit à genoux près du lit d'Elisabeth et posa ses lèvres brûlantes sur la main que le curé tenait encore dans les siennes.

Au même instant l'on entendit comme un faible soupir.

« Elle vit ! » s'écria-t-il transporté.

Mademoiselle de Roisé lui imposa silence, et, d'un geste impérieux, lui ordonna de sortir de la chambre.

Il obéit comme un enfant, ferma la porte après lui ; mais, collant son œil au trou de la serrure, il se mit à épier tout ce qui allait se passer.

« Dieu soit béni ! voilà le sang qui lui remonte

au visage, dit à demi-voix mademoiselle Gertrude. Veuillez prévenir sa mère, monsieur le curé.»

Ce fut Victor qui le premier avertit madame d'Estemont; elle arriva plus morte que vive, et à peine revenue du violent accès qu'elle venait d'éprouver; elle serra la main de la bonne demoiselle et se laissa tomber dans un fauteuil. Le curé se tenait auprès d'elle, Victor avait repris son poste d'observation, tous attendaient dans une inexplicable angoisse.

Au bout de quelques minutes, Elisabeth ouvrit les yeux, et, fatiguée par l'éclat du jour, elle les referma presque aussitôt. Puis d'une voix languissante :

« Quel rêve affreux ! dit-elle.

— Qu'as-tu donc rêvé, mon enfant ? dit madame d'Estemont, qui trouva la force de s'approcher du lit.

— Oh ! des choses épouvantables, maman ; mon mari m'avait abandonnée, il était parti pour la guerre, et il avait été tué en Afrique ; puis son ombre m'apparaissait et me tendait les bras, et tout cela me semblait vrai, vrai comme je vous vois !... Oh ! je n'y veux plus même penser, cela me fait peur. Quoi ! vous ici ? monsieur le curé, ajouta-t-elle en l'apercevant. Et ma bonne tante Gertrude, qui dans mon rêve s'en était allée bien loin. J'ai donc été fort malade pour que vous soyez tous auprès de moi ?... Mais Victor n'y est point, lui ! ajouta-t-elle avec inquiétude et en portant la main sur son front, tandis que sa physionomie prenait une expression douloureuse et effarée... Mon Dieu ! mon Dieu ! serais-je folle ?... J'ai rêvé bien longtemps ; ce rêve serait-il la vérité ?...

— Victor va venir dans un instant, ma chère, dit mademoiselle de Roisé d'un ton calme ; il se porte à merveille et se promène dans le jardin ; mais vous, mon enfant, vous avez été bien malade, en effet ; vous voilà mieux maintenant, cependant vous avez grand besoin de repos, tâchez donc de dormir encore, cela vous fera du bien. »

Elle lui fit avaler une potion calmante et ferma les volets des fenêtres, puis à bout de forces et épuisée d'émotions, elle se retira dans sa chambre et pria longtemps le Seigneur, pleurant de joie et d'espérance.

La malade dormait paisiblement lorsque le médecin arriva au château ; on se garda bien de la réveiller, mais on raconta au docteur tout ce qui s'était passé depuis peu.

CONCLUSION

Quinze jours après, Elisabeth, appuyée sur les bras de son mari, se promenait lentement dans le parc ; son visage, un peu pâle encore, portait l'empreinte de la secousse terrible dont elle avait failli être victime ; mais son regard, dans lequel les diverses impressions de l'âme se reflétaient tour à tour, prouvait que cette secousse même avait opéré en elle un heureux changement et que l'intelligence et la mémoire n'étaient plus obscurcies comme auparavant. Elle avait d'abord gardé la conviction que son mari ne s'était jamais éloigné d'elle, qu'elle n'avait souffert qu'en rêve les douleurs de l'absence, les désespoirs du veuvage, et l'on redoutait d'avoir à détruire plus tard cette étrange illusion ; mais le jour s'était fait peu à peu

dans son âme, elle s'était rappelé le passé avec toutes ses angoisses, et elle jouissait du présent dans la simplicité de son cœur, sans méfiance et sans arrière-pensée.

Ce ne fut cependant que plusieurs mois après qu'elle apprit de la bouche de Victor tous les détails de sa rigoureuse captivité dans le désert, toutes les tentatives longtemps infructueuses, tous les efforts de mademoiselle de Roisé pour découvrir s'il était encore vivant, et enfin le bonheur qu'elle avait eu, après d'indicibles souffrances, de le délivrer elle-même d'entre les mains des bédouins. Alors son amour et sa reconnaissance pour la tante Gertrude ne connurent plus de bornes. Madame d'Estemont elle-même ne pouvait s'empêcher d'admirer le dévouement et l'énergie de cette vieille fille, qu'elle avait si légèrement accusée d'insensibilité et d'égoïsme. Les vieilles filles furent même, de ce coup, réhabilitées dans son esprit.

L'héroïne de cette histoire, mademoiselle de Roisé, la tante Gertrude, comme on l'appelait dans sa famille, jouissait modestement de tout le bien qu'elle avait fait. Le sacrifice d'une bonne partie de sa fortune, celui de sa santé, minée par des inquiétudes sans nombre, par des fatigues au-dessus de ses forces et par les fièvres qu'elle avait rapportées d'Afrique, lui paraissaient peu de chose au prix du bonheur de ceux qu'elle aimait. Persuadée qu'elle ne résisterait pas au mal dont elle était atteinte, elle disait comme le saint vieillard Siméon :

« Vous pouvez maintenant, Seigneur, laisser mourir votre servante. »

Et elle se disposait à cette mort, qu'elle croyait prochaine, avec le courage d'une âme forte et la résignation d'une sainte, souffrant avec patience, avec galeté même, comme son caractère le lui permettait, s'appliquant à se corriger de ses légers défauts, de sa vivacité, de son humeur, de ses habitudes railleuses, et se perfectionnant dans la vertu.

Cependant Dieu permit qu'elle recouvrât peu à peu la santé et la vigueur, pour être le soutien des faibles, le secours des malheureux. Elle parvint, saine de corps et d'esprit, à un âge très-avancé, et elle eut la consolation de bercer successivement sur ses genoux les enfants de son cher neveu, dont l'aîné ressemblait trait pour trait, disait-on, à la bonne tante Gertrude.

M. Verdier avait appris la résurrection de son ancien ami, et ayant trouvé près de Lyon une vraie veuve, qui ne manquait pas de fortune et qui voulut bien accepter sa main, il s'était empressé de l'épouser.

Ludovic ne se maria point, il parcourut honorablement la carrière de la magistrature et parvint à de hautes dignités, mais il venait chaque année au château passer en famille quelques mois calmes et paisibles, qu'il regardait comme les plus heureux de sa vie.

Le scapulaire donné par Elisabeth à son mari au moment du départ de la flotte, et qui avait servi à mademoiselle de Roisé pour retrouver les traces de son neveu, fut enfermé dans un cadre d'ébène, incrusté de nacre et de perles, et conservé dans la famille comme un souvenir du dévouement de la tante Gertrude et d'une protection particulière de la Providence divine. Comtesse de la Roche.

LETTRES D'UNE SŒUR AINÉE

LA CUISINE

Ma bonne petite sœur,



J'en envoie pêle-mêle quelques recettes : j'espérais te les porter moi-même, et j'aurais eu bien du plaisir à voir cette jolie maison si bien soignée, si bien ornée ; je t'engage cependant à ne pas y multiplier les fleurs odorantes ; on peut mettre les giroflées, les lilas, les héliotropes, les roses, les résédas dans l'antichambre, dans les angles du corridor ou de l'escalier, même du salon, si on en renouvelle l'air fréquemment, mais il faut les bannir, ces charmantes compagnes, du cabinet de ton mari et de toutes les chambres à coucher. Tu sais qu'avec de simples herbes, cueillies dans les champs, on peut faire de très-jolies corbeilles ; on choisit, à l'époque de la fenaison, ces herbes légères, qui ne sont pas de la vraie herbe, qui élèvent leurs frères panaches, leurs têtes folles au-dessus de la prairie ; j'ignore leurs noms scientifiques, mais tu les reconnaitras aisément à leur taille svelte portant des grappes de très-petites fleurs brunes. On les laisse sécher ; elles sont déjà très-jolies dans leur robe couleur maïs ; on peut les rendre plus bizarres et plus belles : pour cela, quand elles sont sèches, on les trempe d'abord dans du lait, et puis dans de la couleur de pastel. Le rouge-vif, le vert-émeraude font très-bien et on compose ainsi des vases d'une variété riante, et qui orneraient bien les deux bouts d'une table, car là aussi, dans les grands diners, il faut éviter les fleurs à odeur pénétrante. Du reste, on peut composer aujourd'hui des jardinières rien qu'avec des plantes à beau feuillage, comme on peut former de beaux milieux de table, en entourant les fruits avec ces feuilles de chou frisées et contournées, blanches, jaunes, rouges, que l'art du jardinier multiplie autour de nous.

Un luxe médiocre qui nous entoure de vilaines chinoïseries, de bronzes tristes à voir, d'ennuyeuses porcelaines, coûte beaucoup plus cher et produit beaucoup moins d'effet que ces productions de la nature, ces fleurs variées, ces feuillages aussi beaux que des fleurs, ces herbes qui poussent sans culture dans les champs et dont le bon goût d'une femme peut tirer un si ravissant parti.

Je quitte la botanique et je passe à la cuisine.

COTELETTES DE MOUTON AU RIZ.

Mettez dans une casserole un demi-verre d'eau, un oignon, du thym, du laurier, deux ou trois tranches de citron, des échalottes, poivre, sel, laissez cuire pendant une heure en ajoutant de l'eau s'il est nécessaire ; passez au tamis sans presser, et dans cette sauce faites cuire les côtelettes ; quand elles sont à demi cuites, ajoutez un peu de vin rouge, une cuillerée de vinaigre, un peu d'essence d'anchois. Le riz a dû être cuit préalablement à l'eau ou au bouillon. Arrangez les côtelettes dans un plat qui puisse supporter la chaleur, placez le riz au-dessus. Mettez au four ou sous le four de campagne, jusqu'à ce que le riz soit sec, et servez dans le plat.

MANIÈRE DE CONSERVER LE POISSON.

Faites-le nettoyer et placer dans de l'eau salée et mêlée de moitié vinaigre. Le poisson se conserve ainsi au moins trois jours, pourvu que chaque jour on renouvelle le liquide.

AUTRE MANIÈRE DE CONSERVER LE POISSON QUAND ON VEUT L'ENVOYER AU LOIN.

Faites une pâte de mie de pain, bien arrosée d'esprit-de-vin ; bouchez avec cette pâte les ouïes et la bouche du poisson ; emballez-le dans une grande quantité d'orties fraîches. Il se conservera très-bien.

SIROP D'ÉCORCES D'ORANGES.

Prenez un litre d'eau-de-vie blanche, et mettez-y la peau de quatre oranges, coupée menu et débarrassée soigneusement du zest amer. Laissez infuser durant un mois, et, lorsqu'on s'en servira, mettez deux ou trois cuillerées de ce sirop dans chaque verre d'eau sucrée. Il parfume l'eau d'une manière très-agréable. On peut renouveler l'eau-de-vie, à mesure qu'elle diminue, en laissant toujours les écorces au fond de la bouteille.

CROQUETTES DE POISSON ET DE POMMES DE TERRE.

Si vous avez des restes de poisson de mer, saumon, raie, turbot, merlan, ou de poisson de rivière, anguille, tanche, brochet, enlevez-en très-soigneusement les arêtes et hachez très-finement. Mêlez à ce hachis des pommes de terre passées au tamis (un tiers pommes de terre sur deux tiers poisson); ajoutez: gros comme un œuf de bon beurre, poivre, sel, une *pluche* de persil haché, le jaune de deux œufs et le blanc battu en neige; mêlez exactement, formez des boulettes allongées de la grosseur d'un œuf, trempez-les dans du blanc d'œuf, puis dans de la mie de pain tamisée, et faites frire.

PÂTÉ DE FOIE DE VEAU.

Il faut découper le foie en tranches, en ôter les nerfs et les parties dures, le hacher et même le piler, en y ajoutant des épices, des fines herbes hachées menu, deux jaunes d'œufs, du lard frais râpé, proportion de trois quarts de livre pour un foie de veau ordinaire.

On mouille ce hachis avec du bouillon ou du jus, on en remplit une terrine pouvant aller au feu, on tasse le mieux possible (on peut ajouter un peu de parures de truffes à ce pâté); on ferme la terrine avec son couvercle, on le lute avec un peu de pâte, on fait cuire au four ou au bain-marie, l'espace de quatre heures. Ce pâté est bon à manger, après un jour ou deux de *refroidissement*.

Et puisque tu dois donner plusieurs diners, je t'envoie des *menus*, non de ces menus comme en publient tous les journaux, copiés dans des *Cuisiniers royaux* ou *impériaux*, dont on cite le vocabulaire sans le comprendre, mais de vrais menus exécutables, mangeables et délectables, et qui ont eu pour eux la sanction de l'expérience.

MENU D'UN GRAND DINER, EN ÉTÉ

POTAGE.

Consommé au vermicelle.

HORS-D'ŒUVRE EN ASSIETTE VOLANTE.

Petits pâtés à la Monglas.

RELEVÉ.

Saumon à la sauce aux câpres avec pommes de terre.

ENTRÉES.

Filet de bœuf à la béarnaise.

Pâté chaud de quenelles de volailles.

Cannetons aux petits pois.

Chaud-froid de homard.

ENTREMETS DE LÉGUMES.

Choux-fleurs.

ROTS.

Quartier d'agneau.

Poulets au cresson.

ENTREMETS SUCRÉS.

Bavaroise à la vanille.

Savarin à l'ananas.

DINER DE DOUZE COUVERTS, EN ÉTÉ

Servi à la russe.

Potage au macaroni.

(Ou sert le parmesan râpé dans une assiette à part.)

RELEVÉ DE POTAGE.

Filet de bœuf entouré de rissoles de pommes de terre.

ENTRÉES.

Riz de veau aux tomates.

Poularde à la financière.

Saumon en aspic.

ENTREMETS DE LÉGUMES.

Haricots verts. — Petits pois.

ROTI.

Cailles.

PLAT FROID.

Mayonnaise de homard.

ENTREMETS.

Meringues à la crème.

DESSERT.

Fromages de Roquefort et de Camembert.

Fraises, cerises, abricots.

Bombe au chocolat.

Petits fours. — Pâtes d'Auvergne.

DINER DE DIX-HUIT COUVERTS, EN AUTOMNE.

Potage julienne.

RELEVÉ.

Barbue à la sauce hollandaise.

ENTRÉES.

Filet de bœuf au macaroni.

Soles à la normande.

Poularde à l'ivoire (au blanc).

ENTREMETS DE LÉGUMES.

Choux-fleurs au jus. — Cardons à la moelle.

ROTI.

Lièvre.

PLAT FROID.

Pâté truffé de perdreaux.

ENTREMETS.

Croquante de fruits.

DESSERT.

Glaces aux groseilles et à la vanille.

Fruits : Poires, pommes et raisins.

Compotes d'abricots et de cerises.

Petits-fours : Quartiers d'oranges mandarines.

Fruits confits, pâtés et fondants.

MATELOTTE DE HARENGS.

Prenez dix harengs bien parés ; placez-les dans une casserole avec du beurre légèrement manié de farine, ajoutez une pincée de persil haché, un soupçon de ciboule, des champignons, sel, gros poivre ; faites cuire à grand feu, ajoutez un bon verre de vin blanc ou même de vin de Champagne, et servez très-chaud.

VÉRITABLE ZAMBAGLIONE NAPOLITAINE.

Prenez autant de jaunes d'œuf que vous avez de convives ; pour chaque jaune d'œuf deux cuillerées de sucre en poudre. Battez les œufs et le sucre, longtemps et fortement ; pendant ce temps, faites chauffer, dans une casserole récemment étamée, un quart de bouteille de vin de Xérès ou de Madère sec pour six œufs (une demi-bouteille pour douze) ; quand le vin bout et que les jaunes d'œuf forment crème, ajoutez le vin aux œufs en battant toujours, et dressez dans des petits pots. — Servez chaud ou froid, à volonté.

REVUE MUSICALE

L'ALCESTE DE GLUCK — PUBLICATIONS NOUVELLES

L'OPÉRA vient de reprendre l'*Alceste* française de Gluck, montée avec tout le soin qu'apporte l'administration à ces résurrections éclatantes. Un grand sentiment d'unité règne dans les ouvrages de l'illustre compositeur. « Gluck, dit un de ses apologistes les plus distingués, embrassait d'un coup d'œil toutes les parties de son drame et en subordonnait l'un à l'autre tous les éléments. » Dans une lettre qu'il adresse à un ami, après la première représentation d'*Armide*, il se félicite d'être plus peintre et plus poète que musicien. Il soumet la musique au drame, et prétend ne s'en servir que pour donner plus de charme, plus de couleur à la déclamation.

Suivons attentivement M. Gasperini dans les observations si justes et si érudites qu'il fait sur le génie de Gluck, et empruntons-lui une partie du compte-rendu qu'il a donné d'*Alceste* dans le journal *la Liberté* :

« Tout le monde connaît le sujet d'*Alceste* : les dieux ont déclaré qu'Admète mourant ne peut être sauvé que si une autre victime prenait sa place. Alceste se présente. C'est elle qui descendra aux enfers, elle qui s'offrira en holocauste au dieu impitoyable. Touché de ce dévouement, Apollon apaise la Destinée et rend Alceste à son époux.

Le premier acte appartient tout entier à la divinité dont on attend l'arrêt. Tout y est terreur et nuit. La fatalité y règne en maîtresse, la fatalité morne et sauvage des temps héroïques. Une grande

douleur, un deuil universel pousse ces foules du côté du temple ; le premier tableau annonce ce deuil. Le drame ne commence réellement qu'au moment où le temple s'est ouvert.

C'est sur ce point culminant : la parole de l'oracle, que porte tout l'effort du poète. Aussi voyez avec quel art cette parole est amenée. Nous sommes dans le temple, sombre comme un hypogée égyptien au jour des grandes initiations. Les prêtresses arrivent lentement, silencieusement, et déroulent autour de la statue du dieu leurs blanches processions. Les prêtres sortent ensuite des profondeurs sacrées ; à leur tête marche le grand-prêtre chargé du sacrifice. Peu à peu le temple se remplit ; la foule se range, abattue et morne, le long des hautes murailles.

Tant que dure cette longue procession, on n'entend que la marche sacrée, accompagnant d'un murmure grave et mystérieux ces solennels préparatifs. Quand tout le monde a pris place, la cérémonie commence. Le grand-prêtre, les assistants invoquent le dieu et le supplient de parler.

Alceste vient d'entrer avec ses enfants. Tout se tait ; la marche seule se fait entendre de nouveau, et le grand-prêtre s'approche de la statue du dieu. Le mystère va s'accomplir. Une terreur morne pèse sur cette foule. Le dieu ! le dieu ! voici le dieu !

Et les cheveux du sacrificateur se hérissent, et les trépieds tremblent, et les murs du temple sont ébranlés ! L'horreur est à son comble, et je ne crois pas qu'inspiration plus large, plus formidable, ait jamais traversé la scène d'un théâtre. Enfin, les assistants sont écrasés sous l'effroi ; la reine elle-même touche de son front le pavé du sanctuaire. L'oracle parle :

Le roi doit mourir aujourd'hui
Si quelque autre au trépas ne se livre pour lui !

L'arrêt du dieu a courbé plus bas que jamais ces foules consternées. Un silence lugubre accueille les paroles de l'oracle. Ces corps immobiles qui jonchent la dalle se relèvent pourtant peu à peu de leur écrasement. Ils ont peur, ces courtisans qui ont tant de fois offert leur vie au maître ! Ils ont peur ! Ils n'osent regarder le grand-prêtre, qui peut faire un appel direct à leur dévouement, si haut proclamé jadis ! Ils ont peur ! Ils fuient par masses épaisses, se dérobant les uns par les autres ! Le temple se vide. Alceste reste seule.

Quand la pensée revient en elle, c'est le sacrifice qu'elle voit soudain. Elle sera la victime demandée, elle sauvera Admète. Le dieu est toujours là, menaçant. C'est lui qui l'inspire, lui qui commande. « Ah ! pourrais-je vivre sans toi, cher époux ! » s'écrie Alceste qui se voit déjà aux mains des divinités infernales. Elle s'échauffe, elle s'exalte, elle regarde en face le fleuve terrible qu'elle va bientôt franchir, et, dans un incomparable élan d'enthousiasme, elle appelle les divinités redoutables, qu'elle affrontera sans faillir. L'enfer peut s'ouvrir, elle est prête.

Le second acte nous montre Alceste sous un côté profondément humain et vrai. La statue du dieu a disparu. La lumière a remplacé la nuit. Les cris de joie éclatent dans le palais en fête. O joies douloureuses ! O fêtes assassines ! Alceste n'avait pas songé, en se précipitant dans le sacrifice, à ces caresses d'Admète revenu à la vie et lui ouvrant ses bras, plus tendre, plus empressé que jamais. Elle n'avait pas songé à ses enfants qu'elle va perdre. Elle n'avait pas songé à cette douce lumière qui l'entoure maintenant, qui l'enivre et qu'il va falloir quitter.

Chaque sourire d'Admète est un coup de poignard pour elle ; chaque remerciement qu'il offre aux dieux, un fer qui la brûle. Il faut que le sacrifice aille jusqu'au bout ; il faut qu'elle soit déchirée de part en part. Il faut qu'elle se sépare, lambeau par lambeau, de la vie qu'elle croyait si aisément abandonner.

Admète ne veut pas du sacrifice : Admète ne lui survivra pas. Quelle angoisse monte au cœur de la malheureuse ! Elle est frappée de tous côtés, frappée dans son mari, qui la suivra aux noirs rivages ; frappée dans ses enfants qui se cramponnent désespérément à la robe de leur mère. Elle ne sait plus ce qu'elle veut, ni où elle va ; elle sent seulement qu'elle est femme, qu'elle est mère, et, serrant contre son sein ces êtres chéris, elle exhale un adieu suprême, elle jette un dernier cri de désespoir.

Tel est le second acte, véritable chef-d'œuvre de passion, où la femme se révèle sous tous ses aspects. Ces mille troubles, ces mille hésitations, ces déchirements de l'âme sans refuge, Gluck a tout vu, tout exprimé, avec une éloquence attendrie.

Le troisième acte est le complément forcé des deux précédents. Nous sommes à la porte des Enfers. Plus de lumière, plus de routes battues ; partout la désolation, les arbres desséchés, les rochers à pic, les bruits lugubres, le rauque gémissement des oiseaux de nuit. Celle qui fut la reine, l'épouse, la mère, se traîne péniblement dans ces marécages déserts. Elle a hâte d'en finir, elle a hâte de s'arracher à ces terreurs qui l'étouffent ; elle redoute l'arrivée d'Admète. Hélas ! Admète l'a suivie ; elle n'échappera pas à ce dernier combat. La lutte n'est pas longue. Les

ombres font irruption sur la scène et entraînent Alceste, tandis qu'elles repoussent Admète, condamné à vivre encore.

On sait le dénouement. Apollon s'est laissé toucher par cet immense amour. L'enfer, vaincu, rend Alceste à son époux.

Le lecteur comprend maintenant comment un tel sujet a dû invinciblement séduire Gluck. Jamais champ plus vaste et plus varié ne s'ouvrit, en effet, au génie d'un compositeur. Au premier acte, nous sommes dans la compagnie des dieux et des oracles ; au second, nous nageons en pleine lumière, en pleine passion humaine ; au troisième, nous descendons dans les infernales profondeurs. Jamais Goethe dans son *Faust*, Byron dans son *Cain*, n'ont rêvé de plus vastes domaines. Partout Gluck s'y établit en maître, et son inspiration, durant cette longue odyssée, ne faiblit pas un instant.

Ce fut en 1766, il y a cent ans, que Gluck écrivit, à Vienne, sa partition italienne d'*Alceste* sur des paroles de Calzabigi ; la révolution opérée par cet ouvrage dans le monde musical avait ses racines dans le passé. Ce qu'a voulu Gluck, ce qu'il a fait, d'autres l'avaient partiellement tenté avant lui. Ce qui est de lui, ce qui lui appartient en propre, c'est cette merveilleuse vue d'ensemble qui relie en un faisceau indissoluble tous les éléments épars du drame lyrique ; c'est son entente, jusqu'alors inconnue des rapports entre le poète et le musicien. C'est sa rupture violente avec ses créations antérieures, avec la manière et le style de ses premiers ouvrages.

Gluck avait cinquante ans quand il se jeta dans ces aventures.

Tous les opéras italiens, en honneur à cette époque, n'étaient guère qu'un ramassis de cavatines assez maladroitement soudées les unes aux autres par un récitatif que le compositeur laissait aux soins d'un copiste intelligent. Quant à la vérité de l'expression, à la logique des sentiments, à la gradation des effets, il n'en était pas question dans ces œuvres bâties. La musique allemande n'existait que dans les temples. S'élever d'un tel point de départ à la conception d'*Alceste*, c'était une entreprise colossale ; Gluck s'y jeta intrépidement. Il fit école, nous le savons tous ; il bouleversa l'art. En écoutant ses ouvrages, on reconnut bientôt l'observateur pénétrant, l'analyste obstiné des passions humaines, en même temps que derrière les horizons qu'il entr'ouvrait on voyait poindre des horizons plus lumineux et des éclaircies plus hautes.

L'expression, l'expression, et non pas seulement l'expression de détail, mais celle de l'ensemble, la seule qui prenne véritablement le spectateur par les entrailles et le jette tout entier aux mains du maître ; voilà la grande préoccupation du compositeur. Il s'acharne à la vérité, il en a soif, et, pour satisfaire à ce besoin impérieux, à cette séduction attrayante, il ne groupera jamais assez de serviteurs dociles autour de la pensée qu'il va rendre.

Que nous sommes loin, grand Dieu ! de l'art italien et de cette école qui écrit tout en vue de tel ou tel chanteur, se confie à lui, ne compte que sur lui, et se déclare satisfaite quand sa cavatine toujours souriante, toujours pomponnée, qu'elle traduise les désespoirs ou les joies, coule d'un jet intarissable devant les auditeurs charmés !

Wagner n'a pas rendu justice à Gluck. Il l'admire profondément; il a fait passer ses œuvres dans le répertoire courant, partout où il a conduit un orchestre; mais il n'a pas voulu comprendre l'immense portée de la révolution inaugurée par le vieux maître allemand.

Et pourtant jamais révolution ne fut plus complète, plus féconde! Gluck créa véritablement le drame lyrique.

L'école classique, qui florissait sous Louis XIV, et devant laquelle Voltaire s'inclinait à ses heures de faiblesse, avait repoussé ces réalités indignes et compromettantes. Il importait que le poète ne parlât pas la langue de la foule, que son œuvre ne parût tenir en rien, ni par le sujet, ni par les personnages, à la vie de cette masse confuse qui s'appelait le peuple; Gluck écrivait pour les masses, pour tous. Il le répète à chaque instant et s'en fait gloire. Il renversa l'ordre monotone des tirades et les cavatines niaises de la vieille tragédie. Il fit parler ses personnages selon leur âge, leurs passions, leur rang et leur caractère. Il déchaina les situations enfermées auparavant dans les convenances étroites de l'alexandrin héroïque; il fut un artiste vrai, naturel et populaire, dans le sens le plus compréhensible et le plus glorieux du mot.

..

Voici quelques indications sur les publications musicales parues nouvellement, et qui sont, du reste, comme le mois dernier, d'un nombre restreint.

— Une jolie valse que l'on peut exécuter comme fantaisie ou comme danse — quoique intitulée *Minuit*, elle n'a rien d'étrange ni de fantastique. C'est une très-bonne composition, riche de charmantes idées; originale, presque facile, et écrite avec beaucoup de talent par M. Henri Lambert.

— *Le Barbier de Séville*, souvenirs mélodiques, de Eugène Ketterer, est une belle fantaisie de moyenne difficulté. Elle commence à l'entrée de Figaro, comprend le grand air de Rosine, le motif de la célèbre sérénade, et se termine brillamment par le finale du troisième acte. Le chef-d'œuvre de Rossini est remarquablement interprété.

— Sous le titre de *Souvenirs du Rhin*, Henri Duvernoy publie en ce moment six études-fantaisies, dont la seconde vient de paraître. C'est un scherzo original, que l'on peut donner comme une excellente pièce de travail, parce que l'auteur y a réuni des difficultés de mécanisme et de rythme qui se trouvent éparpillées dans chaque page de notre musique moderne.

— Une autre étude de salon, *Étude-Mazurka*, par Ph. Jourdan, l'auteur de tant de morceaux de danse, justement en vogue l'hiver dernier, est une composition assez sérieuse, qui renferme de charmants motifs. L'idée principale est à la fois élégante et légère. Cette page demande un travail plus attentif qu'on ne le fait d'habitude pour les danses.

— Le morceau à grand succès du moment est,

sans contredit, la valse chantée : *Gilda*, composée par Théodore Ritters. Depuis la grande vogue de *Il Bacio*, plusieurs auteurs ont tenté de soutenir l'entraînement donné par ces sortes de compositions, et il faut l'avouer, toutes sont restées pâles auprès de leur devancière. Ce qui fait le mérite de ce genre de musique, ce ne sont point les savantes combinaisons ni les recherches profondes de l'art musical, c'est l'éclair du premier jet, l'inspiration, la chaleur, le sentiment, la verve et le brio d'un bout à l'autre, mais tantôt contenus et tantôt déchainés. *Gilda* réunit toutes ces conditions indispensables de succès : la conception en est hardie, l'inspiration vraie; nous n'avons donc pas tort de lui prédire un tour du monde complet et glorieux. L'auteur de cette valse vient d'en faire paraître, en même temps, une édition arrangée pour piano, à l'usage des personnes qui ne chantent pas. On la trouvera, ainsi que les ouvrages susmentionnés, chez Girod, éditeur de musique, 16, boulevard Montmartre.

— *La Marche des Ménestrels et Fleurs d'Orient*, caprice-mazurk, compositions de J. G. Pénavaire, exécutées aux concerts des Champs-Élysées, et réduites pour piano seul par l'auteur, se vendent : la première chez Lévy, et la seconde chez Cambogi, éditeurs de musique.

— L'éditeur Girod, dans son journal le *Moniteur des Pianistes*, signale une œuvre importante, due au talent très-apprécié de M. A. Mansour, à la fois compositeur, pianiste et professeur. C'est une méthode nouvelle, sous le titre de *Cours élémentaire de Piano*. Divisé en trois livres, cet ouvrage comprend : 1° *Méthode théorique et pratique pour les commençants*; 2° *Vingt-quatre petites études des tonalités et des difficultés spéciales*; 3° *Vingt-quatre études faciles des tonalités et des difficultés spéciales*. Ce recueil, qui a été l'objet des plus hautes approbations, va donner une grande et salutaire impulsion à l'enseignement.

— Dans la même maison, viennent de paraître :

— *Les Puritains*, de Bellini, jolie fantaisie de E. Ketterer; — *l'Élisme d'Amore*, de Donizetti, petite fantaisie facile par H. Valiquet; — *la Liberté des Théâtres*, trois danses très-amusantes, polka, valse et mazurka, par A. Lindheim; — et enfin un charmant *Fabliau*, de A. Mansour, qui, quoique facile, est cependant une composition remarquablement écrite.

— On nous assure qu'une foule de jolis morceaux sont sous presse : des nocturnes à deux voix, de Luigi Bordèze; *Venise et Sérénade* de M. Colomer; les nouvelles compositions d'Arban, dont la dernière, *l'Éclair*, polka, est fort demandée déjà.

— Au *Ménestrel*, on annonce pour paraître prochainement, les œuvres nouvelles du célèbre abbé F. Liszt : SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE, la *Prédication aux oiseaux*; SAINT-FRANÇOIS DE PAULE marchant sur les flots, légendes pour piano; — *Hymne des marins*, avec antienne approbative autographe du S. P. Pie IX; — enfin, deux morceaux de piano : *Fête villageoise*, idylle; et *Un soir dans les montagnes*, nocturne pastoral.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Ly a longtemps, chère Florence, que je ne t'ai écrit de cette place, accoudée sur la petite table de cette chambre que tu connais bien. C'est que l'oiseau voyageur a enfin repris possession de son nid, de ses travaux, de ses chères habitudes...

— Et de ses amies ! acheva une voix rieuse, à mon oreille droite.

Qu'il est doux de se revoir
Après des jours d'absence !

fredonna une seconde voix non moins joyeuse, à mon oreille gauche.

C'était Lucie, c'était Marie, qui, instruites de ma récente arrivée, accouraient m'embrasser. Thérèse les suivit bientôt, puis Berthe, puis Adrienne. Les feuilles jaunissantes avaient ramené tout le monde au logis.

— Que vous êtes gentilles et que je vous aime ! m'écriai-je avec effusion, après que j'eus répondu à chacune de leurs aimables caresses.

— Ça, mesdemoiselles, déclara Marie, nous ne sommes pas ici pour nous conter seulement des douceurs. Quand on a été séparées pendant plusieurs mois et qu'on a chevauché par monts et par vaux à travers, l'univers comme nous l'avons fait toutes...

— Excepté moi ! soupira bien bas Thérèse.

— On doit avoir, continua Marie, mille et mille impressions à se communiquer. Causons donc, et dépêchons-nous de rattraper le temps perdu.

— Oh ! tranquillise-toi, Marie, ce sera chose bientôt faite si tu t'en mêles !...

— Voyez, mesdemoiselles, que cette Lucie est taquine et agressive ! Il faut toujours qu'elle m'attaque sur un point quelconque. Allons, ne fronce pas le sourcil, tu es une bonne sœur quand même, va ! et je ne t'en veux pas, le moins du monde, de me faire passer pour une bavarde, puisque, après tout, ce n'est que la vérité !

Là-dessus, la folle enfant embrassa cordialement sa sœur, et il ne fut plus question de querelle.

— Savez-vous, mes amies, fit alors Adrienne, que

cette année 1866 est vraiment une année bien singulière ?...

— Dis bien triste, ma chère ! Que de malheurs, que de fléaux successifs !... L'invasion dans nos campagnes d'affreux vers blancs détruisant une partie des biens de la terre ; une inondation générale anéantissant une autre partie ; des épidémies, des guerres, des tremblements de terre...

— A propos de tremblement de terre, est-ce que c'est bien vrai, Thérèse, qu'il y en a eu un ici ? demanda Marie. Tu dois le savoir, toi qui n'as pas quitté Paris.

— Dame, ma bonne Marie, il paraîtrait... Pour moi, j'avoue que la commotion ayant eu lieu précisément à une heure de la nuit où j'étais profondément endormie, je n'ai rien senti du tout. Voilà ce que je sais.

— La ! qu'est-ce que je disais, Lucie ? La moitié des Parisiens vous en répond autant !

— Cela prouverait tout uniment que cette moitié des habitants de notre chère capitale dormait comme Thérèse, du sommeil des justes, et non, ainsi que tu as l'air de le supposer, qu'il n'y a pas eu de tremblement de terre, objecta Lucie.

— Mon jeune frère le lycéen, dit mademoiselle Berthe, prétend avoir entendu son lit craquer sous lui cette nuit-là.

— Bah ! c'est qu'il devient trop lourd, ton jeune frère, riposta l'incrédule Marie. Il a tant grandi depuis quelques mois !

— Mon parrain connaît aussi une jeune fille, poursuivit Thérèse, qui s'éveilla subitement pour dire à sa mère : « Il me semble que je me trouve mal ! » C'était tout simplement une oscillation dont elle ne se rendait pas compte, qui avait ainsi troublé son repos. De plus — les journaux l'ont écrit ! — dans bien des maisons, les sonnettes se sont mises en branle toutes seules.

— Oh ! dès que tu prends ce qu'écrivent les journaux comme paroles d'Évangile !... interrompit Marie avec un fin sourire.

— As-tu plus de foi dans ce qu'avancent les savants ? répondit mademoiselle Berthe. Voici un monsieur Margeys (je crois que je n'estrope pas son nom) qui nous a prédit pour le 8 octobre des

perturbations terrestres du nord au sud de notre planète.

— Le 8 octobre, c'était bien après le tremblement de terre !

— Justement. Le savant a pu se tromper de date, mais le fait qui nous occupe n'en a pas moins été pressenti et annoncé par lui, ce qui indique qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'il arrivât.

— Admirablement logique, Berthe !

— Comme c'est beau de pouvoir ainsi prédire les événements, et quelle utile science que cette météorologie !

— Oui, si elle était sûre. Mais jusqu'ici ses adeptes vont bien en tâtonnant. Témoin feu Mathieu de la Drôme, qui dans son almanach de 1866, parle de probabilités de pluie pour octobre, quand c'est presque le seul moment des vacances où M. le Soleil se soit montré de bonne humeur.

— C'est vrai, il a fait un temps splendide !

— Splendide, pas partout ! car on m'a assuré qu'à la même époque il neigeait dans la région des Pyrénées, comme en plein cœur d'hiver. Ce n'était pas gai pour les pauvres baigneurs et preneurs d'eau de Bagnères-de-Luchon et d'ailleurs ?

— Heureusement que nous n'y étions pas ! exclama Berthe.

— Petite égoïste !

— Allez, une égoïste qui n'a pas eu grand bonheur non plus ! Figurez-vous que nous étions restés, mon frère Paul et moi, chez notre grand'mère exprès pour la vendange — il y avait une apparence superbe — mais voilà que ce vilain raisin se met à ne pas vouloir mûrir, et que nous sommes forcés de reprendre le chemin de Paris, sans en avoir goûté une seule grappe : c'était du verjus !... Ah ! l'on ne vantera pas le vin de 1866, c'est trop sûr !

— Oh ! c'est trop sûr !... Berthe qui, en parlant de vin ou verjus, dit : *c'est trop sûr !*... Berthe qui fait des calembours !

— Des calembours ! moi, mesdemoiselles, vous n'en croyez rien, n'est-ce pas ? C'est sans le vouloir, par hasard... tout à fait... balbutia notre timide Berthe toute déconcertée.

— Il n'y a pas besoin de t'excuser ni de rougir aussi fort pour si peu, ma chère petite, fit en riant Marie qui, entre parenthèses, eût peut-être mieux fait de ne pas paraître s'apercevoir de la confusion de son amie, confusion que sa remarque accrût encore. Nous savons à merveille que les jeunes filles bien élevées, comme toi, ne se permettent les calembours que... par inadvertance. Mais dans tous les cas, le fissent-elles par plaisanterie, une fois par hasard, entre amies intimes, il n'y aurait pas encore un grand mal.

— Il paraît que cette année est mauvaise non-seulement pour le vin, mais encore pour les fruits, pour les fourrages, pour les récoltes, dis-je afin de détourner l'attention du visage écarlate de la pauvre Berthe — c'est terrible d'être timide à ce point-là. — Il restait les pommes de terre, une vraie richesse pour certains pays, et les inondations viennent de détruire cette dernière ressource, en je ne sais combien d'endroits.

— Que de misères encore il y aura cet hiver ! s'écria Adrienne.

— Il faut redoubler d'économie, dès maintenant, pour leur venir en aide, mesdemoiselles.

— Hélas ! répondit Thérèse, ce n'est pas le peu que nous pourrions donner qui les tirera d'embarras, ces pauvres malheureux inondés !

— *Les petits ruisseaux font les grosses rivières*, ma chère ; et, en cette circonstance, c'est le cas ou jamais de dire que les petits ruisseaux en question ne feront que leur devoir en réparant le mal que les grosses rivières ont commis par leurs débordements.

— Eh ! n'est-ce pas ce qui a eu lieu déjà, avec les généreuses souscriptions organisées de tous côtés, aussitôt les désastres connus ? mais de combien ces secours, quelque importants qu'ils puissent être, seront insuffisants, en face de tant de besoins ! Songez donc, des villages entiers engloutis, des pays ruinés pour plusieurs années... c'est navrant à penser...

— Aussi, ma bonne Jeanne, suis-je d'avis d'y penser le moins possible, maintenant que le mal est accompli, mais de travailler de tout notre cœur afin de pouvoir joindre notre petite obole à celle des autres. Moi, pour commencer, je prends l'engagement de ne me passer cette année aucune fantaisie inutile ou coûteuse, de ne pas faire une seule dépense irrégulière.

— Moi, je confectionnerai tous mes vêtements de mes propres mains, afin de mettre de côté pour les malheureux, l'argent que m'aurait coûté la façon de ces vêtements.

— Moi, j'organiserai des ventes de charité et des petites loteries.

— Moi, je devais acheter une toilette neuve à Pauline et me donner un beau manteau à la mode. Je r'arrangerai mon paletot de l'année passée, et taillerai une robe en pointe à ma petite sœur, dans la jupe de taffetas vert que vous trouviez si jolie au printemps. Cela me fera une parure de moins, mais qu'importe ! Je puis bien me passer d'être élégamment mise, tandis que les pauvres gens à qui l'eau a tout pris ne pourront se passer, eux, ni de lit ni de pain.

— A propos, Jeanne, est-ce que tu ne t'es pas trouvée en pleine inondation ?

— Mon Dieu oui, mes amies. Je me suis endormie dans une riante habitation entourée de jardins, de prairies et de fleurs, et réveillée au milieu d'un immense lac, se prolongeant à perte de vue sur une étendue de plusieurs kilomètres et charriant comme épaves des toits, des débris de meubles, des cadavres d'animaux, entraînés par un courant furieux qui déracinait les arbres et enlevait les ponts sur son passage.

— Et tu es sortie de là saine et sauve ?

— La question est jolie, puisque me voilà ! Sans plaisanterie, la rivière qui avait ainsi débordé était de trop médiocre importance pour qu'il y eût quelque chose de grave à craindre pour moi et pour mes hôtes. Malgré cela, je vous assure que j'ai passé de très-pénibles moments. La veille surtout de l'inondation, alors qu'on entendait à la fois le grondement sinistre de la rivière grossissant d'instant en instant, les exclamations d'effroi, les lamentations des malheureux paysans travaillant avec une activité fiévreuse à sauver au moins quel-

ques parcelles de leurs récoltes menacées; vrai, on avait froid au cœur !

— Brrr!... nous le croyons sans peine, on frissonne rien que de t'écouter.

— Quelle puissance que celle de l'eau, mesdemoiselles! Savez-vous bien que sans les solides quais qui tiennent en respect notre Seine, la bonne ville de Paris aurait pu, elle aussi, être submergée comme elle le fut en 1206, alors que les eaux du fleuve montèrent jusqu'au second étage des maisons de la Cité.

— Est-elle savante ! Et où as-tu appris ces belles choses, Thérèse ?

— Je les ai lues dans un journal où vous auriez pu les voir tout aussi bien que moi. On y disait que le premier débordement, connu, de la Seine avait eu lieu en 583; mais que ce n'avait été qu'en 1296 que le roi Philippe le Bel, effrayé des désastres continuels occasionnés par les crues subites du fleuve, avait fait construire quai des Grands-Augustins, à la tour de Nesle, un mur de terrasse qui devint plus tard un quai, le premier que l'on construisit à Paris.

— Tiens, cela me fait penser que l'on a commencé des fouilles dans la cour du Louvre, pour essayer de retrouver l'enceinte du vieux Louvre de Philippe-Auguste. C'est dans ce temps-là que Paris était un cloaque !

— Dites donc, mes amies, si nous nous entretenions de choses un peu plus contemporaines ?

— Nous ne demandons pas mieux ! C'est égal, le roi Philippe-Auguste serait bien surpris s'il revoyait cette capitale qu'il croyait avoir si fort embellie, pimpante et parée comme elle le sera dans quelques mois, pour l'Exposition universelle.

— N'est-ce pas le devoir d'une cité bien apprise et surtout d'une cité que tous les pays prennent pour type et où toutes les nations du globe se sont donné rendez-vous pour le printemps prochain ?

— Oh ! elle offrira aux étrangers une hospitalité confortable, somptueuse ! Elle aura des cuisines, des distractions et des logis pour tous les goûts : caravansérails orientaux, maisons romaines, égyptiennes, chinoises, palais...

— Pardon si je t'interromps à ce mot de palais; c'est pour te demander à quoi il en est, ce fameux palais du Champ-de-Mars ?

— Bien avancé, presque fini; l'intérieur est à peu près terminé, les jardins sont dessinés, plantés même, les gazons semés. Ce sera ravissant ! Quant aux établissements privés, ils s'élèvent avec une rapidité féerique. On parle, entre autres choses, de certaine église construite par une société d'exposants réunis. Cette église, dont chaque chapelle sera exécutée, tant comme décoration architecturale que comme vitrail et ornementation intérieure, dans un style complètement différent, sera splendide. On nous promet aussi un aquarium monstre.

— J'ai vu fabriquer les dalles de cet aquarium à Saint-Gobain, dis-je. Ce magnifique établissement exposera, en outre, des glaces d'une dimension telle qu'on se demande comment on parviendra à les transporter.

— Oh ! comme elles seront commodes pour se mirer ! s'écria la coquette Marie.

— Vous n'ignorez pas, mesdemoiselles, que l'Em-

peur aussi expose ? Il vient de se faire inscrire pour un projet de maison modèle destinée aux ouvriers : ces maisons, construites dans toutes les conditions d'hygiène et de commodité désirables, deviendraient en quelques années, par une combinaison que je ne saurais vous expliquer, ignorante comme je suis de ces graves questions, la propriété de leurs locataires, etc...

Un coup discret frappé à ma porte interrompit l'oratrice. C'était la vieille femme de chambre au service de laquelle ma mère et moi sommes depuis tant d'années.

— Madame demande, dit-elle, si quelqu'une de ces demoiselles voudrait l'accompagner à la promenade ?

Comme cette idée de promenade sourit à tout le monde, il fut décidé que la causerie serait suspendue, pour aller la continuer au dehors.

Je te quitte donc, ma Florence, te proposant de te raconter la suite à ma prochaine lettre, si cela peut t'être agréable. Je te confesse que j'ai hâte de m'assurer si mon beau Paris est tel que je l'ai laissé au départ, et aussi de voir par moi-même à quoi en sont les brillants préparatifs dont nos amies viennent de parler.

Ta dévouée,

JEANNE.

MODES

Il me serait assez difficile, ma chère amie, de te donner aujourd'hui une grande nomenclature des nouveautés de la saison; les quelques journées de soleil qui sont venues nous surprendre et nous égayer au commencement d'octobre ont ralenti l'élan de la mode d'hiver; je t'ai d'ailleurs signalé la plus grande révolution de l'année, celle qui s'est opérée dans les pardessus. Le paletot sac, comme tu as pu le voir par notre gravure de confections, a non-seulement obtenu presque la majorité des suffrages, il a pris seul possession de la mode, en se prêtant avec complaisance à toutes les modifications et à tous les ornements. Pour ma part, j'en suis enchantée; j'aime à voir chaque chose conserver ses droits et privilèges, et tout en rendant justice à l'élégance de la basquine, elle ne me représentait pas ce qu'on appelle un pardessus; vêtement généralement destiné à couvrir la taille, afin que les femmes ne se présentent pas dans la rue comme dans leur salon; et la basquine ajustée d'abord, puis avec ceinture, en était arrivée à ne plus être qu'un corsage à basque plus ou moins longue.

Je t'ai déjà parlé de la robe courte; plus que jamais cette disposition paraît se généraliser, mais il ne faut pas trop l'exagérer, quelque excellente que soit la robe courte pour affronter le macadam pendant l'hiver — surtout la réduction de la crinoline ayant fait supprimer les tirettes — il ne faudrait pas songer à l'adopter en toute circonstance: il serait peu convenable, en effet, de se présenter dans un salon avec ce costume tant soit peu négligé; ainsi donc, je t'engage, toi et nos amies, à ne pas abuser des ornements, à éviter les couleurs tranchantes, en un mot, à faire ce costume aussi simple

que possible. Voilà le *beau idéal* pour faire des *économies* au commencement de la saison.

Combien il sera facile de tirer parti de deux robes, ou même d'utiliser une seule robe dans laquelle la prodigalité d'étoffe de l'année dernière permettra de trouver le jupon et la robe! Ces robes sont toutes découpées dans le bas, en grandes ou petites écailles; languettes carrées ou rondes, dents grandes ou petites avec pointes très-aiguës, ou seulement indiquées; crêneaux, ondulations, en un mot le bord se prête à tous les caprices. Ces *découpures* sont bordées, soit d'une simple tresse, soit d'un ou deux biais avec ou sans boutons, soit d'une passementerie, unie ou avec jais; quelquefois on pose au bord une petite frange ou des grelots; le jupon est généralement à volant plissé à la russe, c'est-à-dire tous les plis dans le même sens, comme le modèle que je t'envoie sur la planche jaune de ce mois; si le jupon n'est pas garni au-dessus du volant comme ce modèle, le volant sera beaucoup plus haut; toute la partie laissée à découvert par la robe devant être plissée. Le corsage est généralement à taille ronde avec ceinture; quant aux manches de nuance tranchante, je ferai tous mes efforts pour te dissuader d'adopter cette originalité que tu as vue en effet aux bains de mer; tu sais que, s'il est vrai que beaucoup de modes vont prendre leur source où les fleuves vont terminer leur carrière, il est rare qu'elles ne subissent pas une réforme avant d'être acceptées par les personnes raisonnables; fais donc ta robe en popeline grise découpée à dents pointues bordées d'un velours violet. Le jupon avec volant plissé en étoffe pareille sera bordé dans le bas d'un petit galon ou d'un velours de même nuance; tu pourras placer au-dessus du velours, un ou deux rangs de passementerie courante avec jais, très-basse; et, si tu veux, faire monter l'ornement sur les coutures jusqu'à la ceinture. Le jockey et le bas de la manche seront découpés comme la jupe, à dents plus petites. La ceinture en velours violet avec chou; cette ceinture sera unie ou brodée en perles de jais; en tout cas, ils faudra placer quelques perles dans le chou; tu pourras indifféremment porter avec cette robe ton paletot de cachemire ou un petit paletot pareil, découpé et garni comme la jupe.

Voici le moment pour notre chère Lucie, de mettre en œuvre son adresse: qu'elle taille en pointes tous les lés de la jupe de sa robe marron à rayure noire; qu'elle supprime un lés, qui lui servira à refaire un corsage neuf avec le secours des pointes retirées sur la jupe. Elle découpera le bord en écailles de moyenne grandeur, puis, si j'ai bonne mémoire, elle trouvera dans ses tiroirs des morceaux de taffetas noir et les restes d'une robe en cachemire marron. Il n'y aurait pas assez de ces étoffes pour confectionner un jupon, mais elle en fera un volant plissé de 25 centimètres de hauteur, qu'elle fixera sur un galon en laine noire. Dans son taffetas noir elle taillera des biais qui lui serviront à border les écailles de sa jupe et à orner le corsage; ces biais seront fixés soit par des perles de jais, soit par des boutons; elle placera ensuite son volant plissé à l'envers de la robe sous les biais, il figurera le jupon.

Pour les petites soirées intimes de l'hiver, je vais cette fois t'aider à réaliser ton rêve des manches *non pareilles* à la robe: fais une robe montante en foulard

fond blanc à rayure bleue; les manches seront longues; tu utiliseras ta robe de taffetas bleu, dont le corsage ne peut plus te servir cet hiver: tu feras une robe de forme princesse, décolletée en carré sans manches. Cette robe sera de 25 centimètres plus courte que la robe de dessous, qui, bien entendu, devra être longue, et formant un peu la traîne; la robe de dessus suivra les mêmes proportions en longueur; tu la découperas et tu borderas les dents ou écailles d'une petite blonde blanche très-basse, surmontée d'une passementerie en perles blanches également très-basse. La robe sera fermée tout du long par des boutons en filigrane d'argent, ou ouverte sur le lé de devant. La ceinture en gros grain bleu sera bordée de la petite passementerie en perles blanches. L'encolure et les épaulettes de la robe seront garnies comme le bas de la jupe. Dans les cheveux, je te recommande une fort jolie nouveauté, un cordon de corail fait en perles de jais blanc, que tu enlacieras dans un velours bleu; réserve les fleurs pour le bal. Cette toilette sera fort jolie pour le dîner et la petite soirée donnés par ta tante à l'occasion de son retour. Tu rendras cette robe plus habillée pour d'autres circonstances, en détachant le corsage de foulard, et en le remplaçant par une chemisette en tulle, soit montante à manches longues, soit décolletée à manches courtes; cette chemisette sera ornée de velours bleus.

Pour les jeunes filles qui grandissent, la robe courte est aussi d'une très-grande ressource: on fait une toilette toute nouvelle avec une robe que l'on croyait devenue inutile; on découpe la jupe à dents ou à crêneaux, on la borde d'un petit velours ou d'une guipure basse, puis on ajoute à un jupon devenu trop court aussi une bande de 15 ou 20 centimètres de hauteur. Cette bande sera soit en popeline ou en cachemire uni d'une autre nuance que la robe, soit en écossais, si la robe peut s'harmoniser avec le multicolore; on peut la poser en biais comme l'on fait pour les jupes des petits garçons. Ainsi tu vois, ma chère, que tu as bien fait de conserver à ta filleule cette jupe en taffetas fond blanc à petit semé mauve, qui était trop courte l'année dernière et que tu n'as pu ressortir; c'est le moment de lui faire une fort jolie toilette, avec laquelle cette chère enfant sera charmante, mais garde-toi bien de le lui dire; les petites filles ne sont que trop disposées à s'occuper d'elles-mêmes et à admirer leurs petites personnes lorsqu'elles sont en toilette. Tu me diras que voilà bien de la morale à propos d'une vieille robe; si tu viens me voir dans quelque temps nous taillerons cette petite robe, et tu me permettras, j'en suis sûre, de développer ma thèse sur la coquetterie chez les petites filles.

Prends la jupe en taffetas fond blanc, et taille-la en pointes; puis tu découperas chaque lé en pointes aiguës, et tu borderas le bas de cette jupe d'un passe-poil, avec un petit gland à chaque pointe. Pose au bas d'un jupon en mousseline, un volant plissé à la russe, en taffetas mauve ou violet dans le ton du semé de la robe. Le corsage sera remplacé par un corselet en taffetas de même nuance que le jupon; le corselet folie sera à épaulettes, tu y feras une basque découpée en dents aiguës ornées de glands; la chemisette en mousseline sera ornée de rubans passés sous les entre-deux, et tu mettras un nœud à bouts flottants sur chaque épaule.

Et les chapeaux, que vont-ils devenir? de quelle forme, de quelle grandeur vont-ils être? Il est impossible qu'ils diminuent. Ils sont devenus tellement petits que l'on ne trouve plus rien à supprimer, les brides même ont disparu sur bon nombre de chapeaux, cet été; enfin c'était la réduction arrivée à son extrême limite; il n'y a donc plus à reculer, si l'on veut les changer; ne pouvant les faire plus petits, il faut les agrandir, et rendre aux chapeaux l'étoffe que l'on retire aux robes; en attendant, chère amie, le plus sage est de conserver nos chapeaux de l'hiver dernier, en changeant les fleurs et les rubans défraîchis; prenons patience encore quelques semaines, et attendons que la mode se soit enfin prononcée et ait rendu son arrêt dans cette grave question des chapeaux.

Ta cousine, qui est obligée de s'adresser immédiatement à sa modiste, fera bien de choisir un charmant modèle de forme presque Lamballe, modifiée avec jous; ce chapeau est en crêpe bleu orné d'une guirlande de feuilles en perles de jais. Dessous, est une guirlande en feuilles semblables plus petites, formant bandeau.

Comme chapeau de demi-saison, ce qui se porte le plus, c'est la capote en tulle et dentelle noire

avec grelots, broderie, feuilles en jais et fleurs, soit des roses, soit des cordons d'églantier, de lierre, de chêne; les feuilles et les fleurs de toutes nuances sont admises avec le tulle noir qui est fort joli comme transition entre la paille et le velours.

J'espère, ma chère amie, que maintenant vos petites réunions de travail sérieux vont recommencer avec l'hiver; si vous faites les modistes, ayez soin de bien choisir vos formes d'abord, puis si vous voulez refaire un chapeau, présentez votre étoffe sur cette forme, placez des épingles pour la maintenir, avant de tailler pour l'ajuster. Si vous voulez faire un chapeau neuf, placez sur la forme même la grosse mousseline que vous taillez, cette mousseline vous servira de patron pour tailler votre velours, tulle, crêpe ou taffetas, ce fameux patron que beaucoup d'entre vous me prient de leur envoyer, sans que j'aie jamais pu satisfaire à leurs demandes; avec les variations de la mode, j'ai craint jusqu'à présent de ne pas arriver assez vite, et de leur envoyer une forme démodée; qu'elles soient toutes bien persuadées qu'aussitôt que j'en trouverai la possibilité, je m'empresserai de les contenter; — elles doivent croire, ainsi que toi, à mon affection et à mon dévouement.

GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche XI

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Bonnet d'enfant — 3 et 4, Parure — 5, Entredeux — 6, Eugénie — 7, Catherine — 8, Luce — 9, P. V. — 10, Taie d'oreiller — 11, Fanny — 12, Alphabet — 13, Entredeux — 14, Bande pour jupon — 15, Mouchoir — 16, Flora — 17, Cécile — 18, L. N. pour drap — 19, Barbe — 20, Écusson avec L. B. — 21, Elisabeth — 22, Écusson avec A. B. — 23, H. P. — 24, J. D. avec couronne — 25, J. R. — 26, F. D. pour drap — 27, T. L. — 28, Dessin pour couverture d'enfant — 29 et 30, Parure — 31, Rosalie — 32, Clémentine.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 6, Paletot chinois — 7 à 14, Chancelière de voyage — 15, Garniture de jupon — 16 et 17, Porte-allumettes — 18 et 19, galons perlés — 20, frange en perles — 21, et 22, Bonnet grec — 23, Grappe de groseille, crochet en relief — 24, Entredeux crochet et mignardise.

COTÉ DES BRODERIES

- 1 et 2, BONNET d'enfant, plumetis et cordonnet.
- 3 et 4, PARURE, plumetis en coton blanc et broderie russe en soie noire.
- 5, ENTRE-DEUX, point à la minute.
- 6, Eugénie, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 7, Catherine, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 8, Luce, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 9, P. V. enlacés, pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet, point de sable et pois.

- 10, TAIE D'OREILLER, feston, point de rose et plumetis.
- 11, Fanny, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 12, ALPHABET pour linge de table, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 13, ENTREDEUX, point de poste et point à la minute.
- 14, BANDE pour jupon, plumetis, cordonnet, feston point de rose, pois et œillets festonnés avec jours au milieu.
- 15, MOUCHOIR, plumetis, cordonnet et feston point de rose.

- 16, *Flora*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 17, *Cécile*, gothique, plumetis, et cordonnet.
- 18, *L. N.*, pour drap, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 19, *Barbe*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 20, *Écusson* avec *L. B.*, anglaise, plumetis, cordonnet et pois.
- 21, *Élisabeth*, anglaise, feston, point de rose, plumetis et cordonnet.
- 22, *Écusson* avec *A. B.*, anglaise enlacés, plumetis, cordonnet, point de sable et pois.
- 23, *H. P.*, anglaise, pour linge de table, plumetis, cordonnet et pois.
- 24, *J. D.*, avec couronne, enlacés à l'impériale, plumetis.
- 25, *J. R.*, anglaise, pour linge de table, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 26, *F. D.*, pour drap, plumetis.
- 27, *T. L.*, anglaise, pour mouchoir d'enfant, plumetis et cordonnet.
- 28, *Couverture* d'enfant, feston et petit lacet sur piqué; les contours des feuilles et les œillets se font en feston.
- 29 et 30, *Parure*, plumetis en coton blanc et broderie russe en soie noire.
- 31, *Rosalie*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 32, *Clémentine*, anglaise, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1 à 6, *PALETOT* chinois pour petite fille. (Voir la première gravure de ce mois.)

- 1, Devant, côté droit.
- 2, Devant, côté gauche.
- 3, Moitié du dos.
- 4, Manche.
- 5, Parement de la manche.
- 6, Moitié du biais de l'encolure.

Ce modèle, qui est en velours sur la gravure, peut être fait en drap; on le brode en soutache et perles. Ce vêtement est très-chaud sur la poitrine, les deux devants étant croisés l'un sur l'autre; afin de maintenir le côté droit qui reste dessous, on placera à l'envers du côté gauche, à l'épaule, aux lettres *A M*, des boutons ou des agrafes et aux lettres correspondantes du côté droit des brides, ou des portes d'agrafes.

7 à 14, *CHANCELIERE* de voyage en crochet tunisien.

- 7, Patron de la chancelière.
- 8 et 9, Croquis de l'intérieur de la chancelière.
- 10, Modèle du cruchon en grès.
- 11, Dessin à broder sur le crochet tunisien.
- 12, Détail du point capitoné.
- 13, Détail de la bande en crochet astrakan.
- 14, Croquis de la chancelière.

Prenez de la laine en dix fils, bleue, rouge ou violette, et faites, en crochet tunisien, un carré de 25 rangs sur 30 mailles, puis 5 rangs en diminuant chaque rang d'une maille aux deux extrémités. — Consultez, pour le crochet tunisien et le crochet astrakan, le *Petit Manuel*, pages 11, 12 et 13. Brodez sur votre crochet le dessin dont le détail est donné au n° 11. Consultez le n° 12 pour la disposition du point.

Faites, tout autour de votre crochet, une bande en crochet astrakan en laine noire, avec semé en laine blanche — faites 2 rangs noirs — 3 rangs avec semé disposé comme il est indiqué n° 13, puis 2 rangs noirs; vous faites une augmentation à chaque angle à tous les rangs.

Taillez en molleton de laine, assortie à la nuance du dessus en crochet, deux morceaux pliés en double sur le patron n° 7, vous aurez ainsi deux morceaux de molleton reproduisant chacun le patron en double. Enfermez entre ces deux morceaux de la ouate de laine et réunissez vos deux parties par un surjet, puis le dessus et le dessous sur les deux côtés et sur la partie arrondie, également par un surjet, vous aurez ainsi un sac bien ouaté; c'est dans ce sac que l'on introduit le cruchon, contenant l'eau bouillante au moment du départ. Faites en crochet astrakan une bande de trois rangs sur la largeur de la partie du sac restée ouverte; ouatez et doublez cette bande, vous la fixez par un surjet sur l'un des côtés du haut du sac. Pour la fermer sur l'autre côté, vous placez des boutons sur le bord du sac, et vous faites sur le bord de la doublure de la bande des brides avec de la ganse; vous faites avec de la tresse de laine deux nattes ayant chacune deux fois la longueur du patron n° 7 que vous cousez sur le molleton aux endroits indiqués par un double trait; vous placez en travers, au bas, une natte qui maintient les deux grandes nattes à cet endroit, vous faites avec de la ganse de laine ou *nervure*, les deux anses que vous fixez sur l'extrémité des nattes; les anses et nattes seraient plus solides si on les remplaçait par des courroies en cuir. Taillez sur le n° 7 un carton et de la percaline verte un peu forte, enfermez le carton entre la percaline et le dessous du sac, que vous réunissez sur les quatre côtés par un surjet; ouatez et doublez le dessus en crochet, et fixez-le sur les deux côtés, et le côté arrondi de la chancelière.

15, *GARNITURE* de jupon.

Cette garniture peut être disposée sur un jupon en percale, en cachemire, en popeline ou taffetas, le volant est plissé à la russe et bordé d'un velours; les pattes sont en velours, les boutons en nacre ou porcelaine.

16 et 17, *PORTE-ALLUMETTES* canevas de Chine.

La grosseur du canevas est indiquée au-dessus de l'ornement en cuir, au n° 16, le détail grossi du dessin au n° 17, il se fait en soie d'Alger dédoublée, la grande croix du milieu est en soie noire, tous les autres points formant rayons et se réunissant au centre du dessin sont en soie de couleur, bleue, ponceau, verte, etc.; la jonction des points est couverte par une perle dorée, argentée, en jais ou soufflée. Le point capitoné, semé au milieu des dessins, est en soie de la même nuance et capitoné en cordonnet d'or; l'applique en cuir formant le porte-allumettes est en un seul morceau. Pour le monter, vous taillez un carton sur le patron n° 16, et vous l'enfermez entre le canevas de Chine et du satin ou taffetas légèrement ouaté, assorti à la nuance du dessin. Couvrez le surjet d'une nervure assortie, formez au sommet une boucle pour suspendre le porte-allumettes.

18 et 19, *GALONS PERLÉS*.

Le n° 18 est brodé avec des *tubes*, le n° 19 avec

des perles rondes ou des perles taillées. Vous pouvez exécuter ce travail sur de la tresse de soie ou du galon uni ou ouvragé, il vous sera facile de vous diriger sur ces modèles pour des galons beaucoup plus larges. Vous savez que ces ornements sont adaptés aux robes, jupons, confections, etc.

20, FRANGE en perles, montée sur mignardise.

Prenez de la mignardise noire, enflez vos perles en vous dirigeant sur le dessin; lorsque vous avez enfilé la dernière, celle du bas, vous remontez votre aiguille dans toutes les perles, sauf cette dernière. Pour ramener le fil au bord de la mignardise, vous faites un point pour arrêter votre effilé, sans trop serrer, afin de lui laisser de la souplesse; puis, avant de faire l'effilé suivant, vous placez une perle au-dessus du picot restant libre.

21 et 22, BONNET GREC.

21, Détail du travail.

22, Croquis.

Faites ce bonnet en velours ou drap; la broderie est une soutache ouvragée or et couleur. Vous faites six morceaux sur le patron n° 21, vous les réunissez à l'envers par une couture à points *arrière*.

23, GRAPPE DE GROSEILLE, crochet en relief.

Vous faites cette grappe, soit en coton pour l'appliquer sur crochet russe pour couverture ou voile de fauteuil; soit en laine, pour disposer sur des bandes ou des carrés en crochet tunisien, il faudra alors faire les grappes de nuance tranchante. Vous faites les grains isolément et vous les réunissez par quelques points, en vous dirigeant pour la disposition sur le croquis n° 23; vous pouvez, dans un semé, varier les grappes de grosseur et de forme.

Grain. — Tout le travail est en demi-bridés : — 4 mailles-chainettes, fermez la chaîne et faites 3 demi-bridés dans chaque maille pour le premier rang.

2° RANG. — 2 demi-bridés dans chacune des mailles du rang précédent.

3° RANG. — 4 fois : (3 demi-bridés — 2 demi-bridés dans la même maille).

4° RANG. — 28 demi-bridés.

5° RANG. — Comme le 4°.

6° RANG. — 14 fois : (1 demi-ride dans la 2° maille), c'est-à-dire qu'à chaque maille vous passez une maille du rang précédent, celui-ci ne devant avoir que 14 mailles.

7° RANG. — 7 fois : (1 demi-ride dans la 2° maille).

Avant de couper la laine, vous laissez, tenant à votre grain, un bout de 10 centimètres; si le travail est en coton, vous *bourrez* le grain avec de la ouate; s'il est en laine vous le *bourrez* avec des débris de laine de même nuance, que vous défilez avec un peigne pour la rendre bouillante; passez votre bout de laine en surfilant les 7 mailles du dernier rang, serrez pour fermer le grain.

Tige et feuilles. — Montez une chaîne de 36 mailles — faites : + 6 demi-bridés — remontez 4 mailles passées sur les 4 dernières demi-bridés — revenez sur ces mailles passées en faisant 4 demi-bridés — 2 demi-bridés en continuant à descendre sur la chaîne — revenez en faisant 4 mailles passées 2 sur les deux demi-bridés, 1 entre les deux demi-bridés, et 1 sur la dernière des 4 demi-bridés — 4 demi-bridés sur les 4 mailles passées que vous venez de

faire — 2 demi-bridés — 1 maille passée en continuant à descendre sur la chaîne — retournez votre ouvrage, faites 10 mailles passées en remontant sur le haut de la feuille — 6 demi-bridés — 4 mailles passées en revenant sur les 4 dernières demi-bridés — 4 demi-bridés sur les 4 mailles passées — 2 demi-bridés — 4 mailles passées en remontant, 2 sur les deux dernières demi-bridés, 1 entre les 2 mailles 1 sur la dernière des 4 demi-bridés — 4 demi-bridés dans les 4 mailles passées — 1 demi-ride — 1 maille passée + — faites 11 mailles-chainettes sur lesquelles vous recommencez le travail compris entre les deux signes +. — La dernière fois que vous faites les 4 demi-bridés avant de faire la 2° maille, vous faites 1 maille passée dans la maille correspondante de la première partie de votre feuille, afin de les fixer ensemble. La 2° partie, qui est celle du milieu, étant terminée, vous montez encore 11 mailles-chainettes en recommençant le travail compris entre les deux signes +, et fixant cette partie à la deuxième partie, comme vous avez fixé la deuxième à la première par une maille passée.

9 demi-bridés en descendant sur la chaîne de 36 mailles — 9 mailles-chainettes — 9 demi-bridés sur ces 9 mailles-chainettes — 4 demi-bridés en continuant à descendre sur la chaîne de 36 mailles — 20 mailles-chainettes. Recommencez à partir du signe + tout le travail des trois parties de la feuille — 9 demi-bridés pour rejoindre la chaîne de 36 mailles, sur laquelle vous terminez par 12 demi-bridés. Vous fixez cette tige avec feuilles par quelques points au sommet de la grappe; lorsque vous serez familiarisée avec ce travail, vous pourrez aussi varier le nombre et la disposition des feuilles.

24, ENTREDEUX en crochet sur mignardise, imitation de guipure.

Prenez pour ce travail du coton C B n° 150.

On fait cet entredeux en deux parties : celle qui se trouve placée en haut du dessin, d'un côté de la mignardise, puis l'autre partie qui se fait comme la première, en retournant l'ouvrage de haut en bas.

Pour suivre l'explication, prenez le dessin n° 24, à droite; il manque à ce dessin un picot de la mignardise et une bride en crochet; c'est par cette bride que l'on commence.

1° RANG. — 1 bride en piquant le crochet dans la ganse de la mignardise — + 7 mailles-chainettes — 1 bride dans la ganse après le premier picot — 10 mailles-chainettes; formez un picot en comptant 5 mailles en arrière et faisant une maille passée dans la 6° — 13 mailles-chainettes; formez un picot en comptant 5 mailles en arrière — 3 mailles-chainettes — 1 bride en piquant le crochet dans la ganse entre le 3° et le 4° picot de la mignardise, c'est-à-dire en laissant 2 picots d'intervalle entre la dernière bride et celle que vous faites — 8 mailles-chainettes; formez un picot en faisant 1 maille passée dans la 6° maille en arrière — 3 mailles-chainettes — 1 bride double en laissant 3 picots d'intervalle et piquant le crochet dans le 4° picot — 8 mailles-chainettes; formez un picot en faisant 1 maille passée dans la 6° maille en arrière — 1 bride en laissant 3 picots d'intervalle et piquant le crochet dans la ganse — 8 mailles-chainettes; formez

un picot en comptant 5 mailles en arrière et faisant 1 maille passée dans la 6^e — 10 mailles-chainettes — 1 maille passée entre les deux premiers picots en crochet dans la 5^e maille en partant du premier picot — 7 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 7^e maille en comptant en arrière sur les 10 mailles-chainettes que vous venez de faire — 10 mailles-chainettes; formez un picot en faisant 1 maille passée dans la 6^e maille en arrière — 5 mailles-chainettes — 1 bride en piquant le crochet dans la ganse et laissant un intervalle de 2 picots de la mignardise — retournez au signe +.

Pour le deuxième rang, coupez le fil et commencez du même côté que l'autre rang — 1 bride — 1 maille-chainette en laissant 1 maille d'intervalle entre chaque bride. Lorsque ce rang est terminé, vous faites l'autre côté de l'entredeux en prenant la même explication.

On peut faire cet entredeux en mignardise noire avec soie fine pour faire des ornements de robes ou de jupon et remplacer la guipure.

TAPISSERIE COLORIÉE

Chaise genre Louis XVI. Cette teinte du fond est fort en vogue en ce moment; le dessin étant disposé pour cette nuance ne serait pas d'un très-joli effet sur un autre fond.

PORTE-MONTRE

Vous recevrez en décembre les parties destinées à compléter ce porte-montre imitant les *coucous* ou horloges d'Allemagne, en bois. Nous donnerons le mois prochain les explications nécessaires pour monter ce charmant cartonnage.

GRAVURE DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Première toilette. — Robe en moire antique ornée de guipure noire. — Pelisse en satin avec broderie mélangée de jais. On pose un gland à chacune des pointes de la pèlerine. — Chapeau en crêpe double avec draperie en crêpe et dentelle noire, marguerites blanches.

Deuxième toilette. — Déshabillé en cachemire avec biais en taffetas et choux en taffetas et cachemire. Écharpe formant bretelles, franges au bas de l'écharpe. Bonnet avec barbes, guipure et velours.

Toilette de petite fille. — Robe en taffetas, rubans formant dents avec nœuds au bas de la jupe. — Paletot chinois en velours, broderie et grelots en jais. — Toque en velours avec plume.

DEUXIÈME GRAVURE.

Toilette de petit garçon de sept à neuf ans. — Jaquette et pantalon bouffant en popeline bleu marin; ornés de pattes en galon ouvragé et maintenues par des boutons. — Chapeau marin en feutre avec ruban moiré. — Guêtres en drap.

Toilette de petit garçon de neuf à dix ans. — Veste et pantalon en drap gris, bordés de deux galons étroits, pantalon demi-long, étroit du bas, fermé sur le côté par trois boutons en passementerie assortis à ceux de la veste. — Bottes en chevreau.

Toilette de petite fille de douze à treize ans. — Robe en taffetas unie, garnie d'un volant plissé à la russe. — Corsage montant orné de bandes plissées. — Peplum en taffetas rayé, bordé d'un biais. — Chapeau en feutre avec ruban moiré et touffe de plumes.

Toilette de baby. — Robe en cachemire blanc avec passementerie et boutons de couleur. La robe est décolletée devant et dans le dos; la seconde jupe de forme princesse est ouverte devant, les manches bouffantes sont retenues par des biais recouverts de passementerie. — Chemisette plissée, en nansouk, garnie d'entre-deux brodés. — Bottines en chevreau assorti à la nuance de la passementerie.

Toilette de petite fille de six à huit ans. — Robe en popeline d'Irlande, jupe taillée en pointes ornées de guipure, de boutons et de choux. — Corsage décolleté, orné de pattes bordées de guipure et maintenues par des boutons. — Chemisette en mousseline avec entre-deux en valenciennne. — Toque en velours; nœud de ruban et longue plume posée sur le côté.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 15 novembre les patrons suivants :

Robe courte de la gravure n° 3539.

Pelisse de la gravure du 1^{er} novembre.

Pantalon. Lingerie. Pour petit garçon de 3 ans.

Robe à pointe et corselet-folie, pour petite fille de 7 à 8 ans.



Mosaïque.

VIEUX-NEUF.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps des extincteurs de l'incendie : rien de nouveau sous le soleil. On lit dans les Mémoires de Barbier, qu'en 1719, un homme présenta au cardinal Dubois une poudre qui éteignait sur-le-champ le feu le plus ardent; on en fit l'expérience, elle réussit merveilleusement : pourquoi ce secret s'est-il perdu ?

On voyait, il y a deux ou trois ans, dans un magasin de la rue de la Paix, une poupée avec cette inscription : — Je dis : papa et maman, et je coûte quinze mille francs. On se récria sur cette folie : —

Rien de nouveau sous le soleil. Louis XV avait offert à l'infante d'Espagne, sa fiancée, une poupée qui avait coûté 20,000 francs, et l'argent a plus que doublé de valeur depuis ce temps-là.

..

Le rôle des femmes dans la société ressemble à celui de ces flocons de soie qu'on place entre les objets fragiles. Cette soie légère paraît avoir peu d'importance, et pourtant, sans elle, tout se briserait.

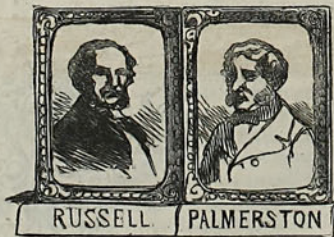
M^{me} NECKER.

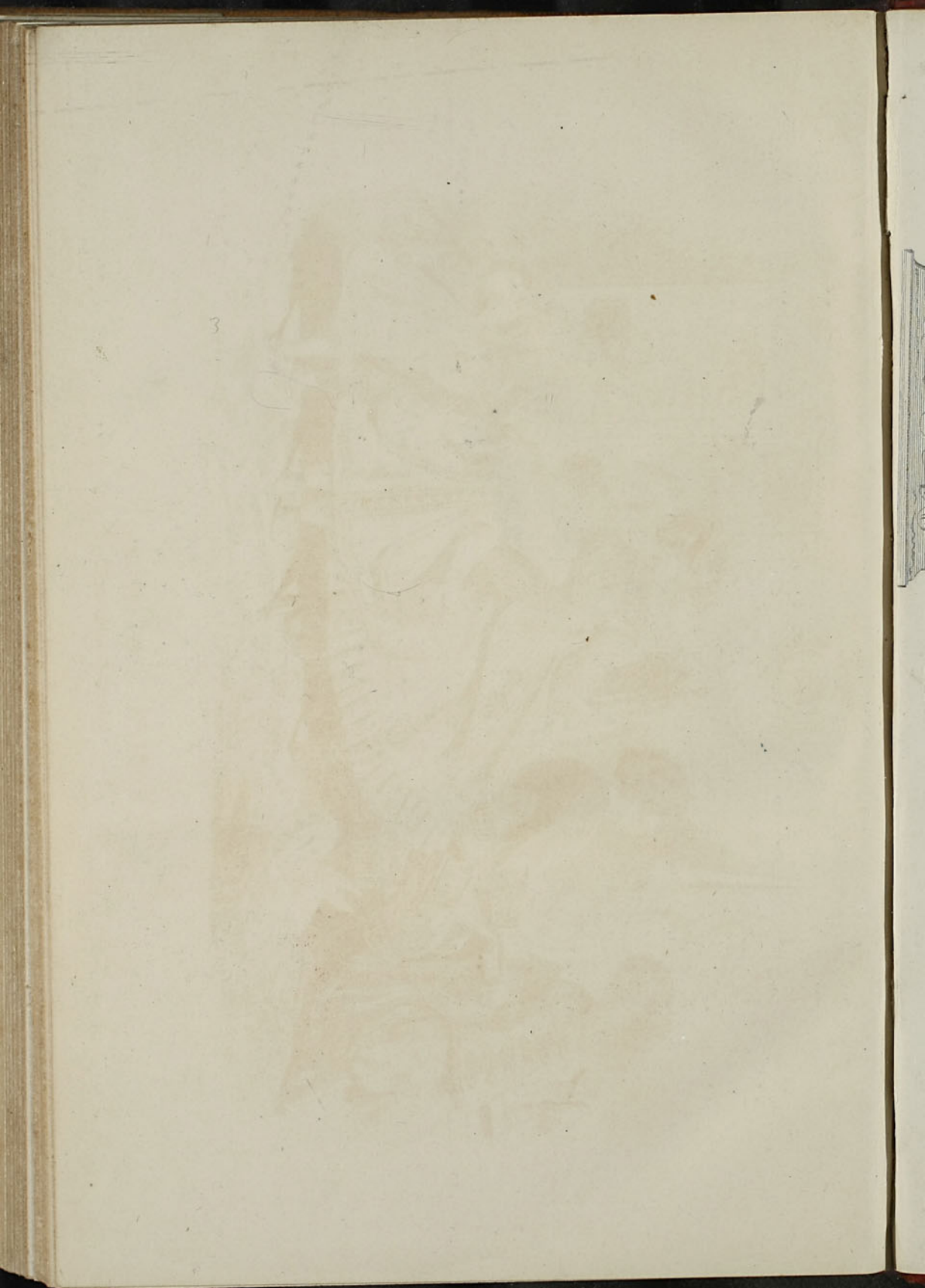
Le mot du Logogriphe d'Octobre est **SIDONIE**.

Il a sept lettres : trois forment le mot *son* — les quatre derniers entrent dans la composition du mot *harmonie*. Les lettres qui composent ce nom forment aussi *Sidoine* (saint Apollinaire), qui fut évêque de Clermont au V^e siècle. — La racine de *Sidonie* est *Sidon*, ville de la Phénicie, patrie de Jézabel, et professant le culte de Baal. — Ou y trouve aussi *Sion* — *Denis* (saint) — *Onde* — *Soie* — *Soin* — *Iode* — *Ondine* — *Nid*.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : **Mal passé n'est que songe.**

RÉBUS







of Corneille

Originals for the Paris, S. J. J. Paris.

copy

Journal des Demeures

Savoie, Boulevard des Halles, 1

